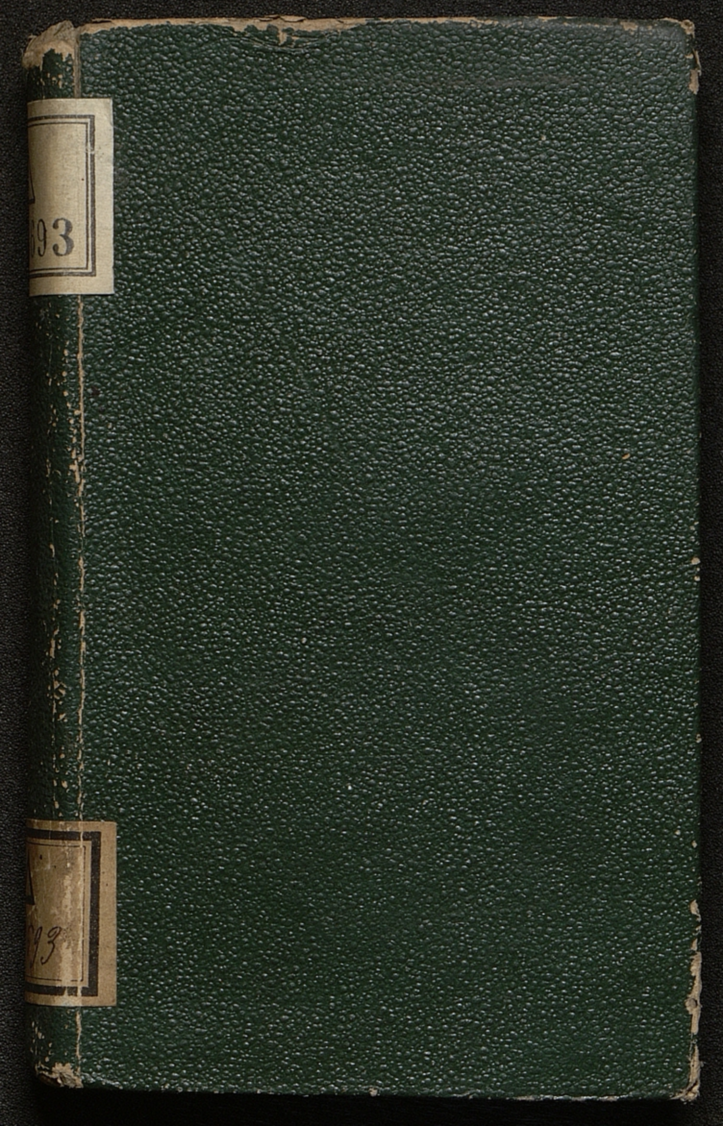

53693
53693





BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR M.GR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.



Tous deux se tenaient étroitement embrassés et pleuraient sans pouvoir proférer une seule parole

LES

ÉMIGRANTS AU BRÉSIL,

IMITÉ

DE Mme AMÉLIE SCHOPPE,

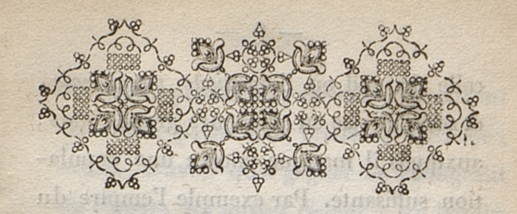
Par L. Friedel.



Tours,

AD. MAME ET C.IE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1839.



LES

ÉMIGRANTS

AU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

Désastres d'une famille pieuse.

L'Amérique est un vaste continent qui se divise en deux parties principales, celle du nord ou l'*Amérique septentrionale*,

celle du sud ou l'*Amérique méridionale*, et se subdivise en plusieurs grands états, auxquels il manque encore une population suffisante. Par exemple l'empire du Brésil, situé dans l'Amérique du sud, a une étendue de 320,000 lieues carrées, et seulement 1,221,000 habitants; c'est moins de quatre habitants pour un carré de terrain ayant une lieue de long et une lieue de large. Comme la population n'est pas également répandue sur cette vaste étendue, mais agglomerée dans quelques villes, on peut parcourir d'immenses espaces sans rencontrer une âme, et il y a seulement mille lieues carrées environ qui sont cultivées. Cependant la terre y est excellente; aussi le gouvernement tâche-t-il d'attirer des Européens pour mettre en culture ce sol fertile. Beaucoup se laissent séduire par de

brillantes promesses ; les uns, éprouvant dans leur patrie une véritable détresse, croient n'avoir qu'à gagner en changeant de climat ; les autres cèdent à un besoin insensé de s'expatrier, et s'imaginent que dans ces pays lointains on n'a qu'à se présenter pour faire fortune. Une foule de petits cultivateurs qui, à force de travail, pouvaient vivre paisiblement et élever leurs enfants en Europe, ont eu l'ambition de devenir grands propriétaires en Amérique. Ils ont vendu leurs petits champs et leur humble chaumière pour payer les frais de la traversée ; ils ont emmené au Brésil leurs enfants et leurs femmes, et tous, ou presque tous, au lieu du bonheur qu'ils allaient chercher si loin, n'ont trouvé dans ces contrées étrangères que la déception, la misère et le désespoir. Quelques-uns

seulement y ont réussi, mais ils sont en bien petit nombre.—O mes enfants, ne vous laissez jamais aveugler ainsi; restez où il a plu au Seigneur de vous placer, et soyez sûrs que si vous remplissez avec exactitude et ferveur tous les préceptes de notre sainte religion, vous pouvez être heureux partout, et dans votre patrie plus qu'ailleurs.

Cependant le bon Riman, honnête et laborieux fermier, habitant un hameau du royaume de Wurtemberg, se vit obligé de s'expatrier. Il vivait avec sa famille dans une douce aisance; il élevait ses enfants dans la crainte de Dieu et dans la pratique de la vertu; mais les ravages de la grêle et des épizooties répétées, anéantirent ses récoltes, et détruisirent tout son bétail. Le pauvre Riman était entièrement ruiné; cependant la

récolte, qui touchait à sa maturité, donnait les plus belles espérances ; si elle réussissait, comme tout semblait l'annoncer, Riman pouvait encore rétablir ses affaires. D'abord il aurait sa provision de grain pour sa famille et pour toute l'année ; ensuite il paierait un fort à-compte au propriétaire de la ferme, à qui il devait déjà deux ans de bail, et cet homme riche prendrait patience pour le reste. Chaque jour l'honnête fermier, agenouillé avec sa famille devant l'image de notre Sauveur, qui décorait la plus belle chambre de la chaumière, suppliait l'Éternel d'épargner cette fois la moisson sur laquelle reposait tout son espoir.

Cette prière ne fut pas exaucée : la Providence voulait éprouver cette maison. Une grêle terrible survint ; tous les champs de Riman furent ravagés ; il ne

resta pas un seul épi debout sur sa tige. Après l'orage le pauvre fermier alla reconnaître l'étendue de son désastre : tout était perdu ! De grosses larmes coulaient le long de ses joues ; il marchait en silence ; de temps en temps il levait ses mains vers le ciel, et, d'une voix étouffée par la douleur, il s'écriait : O Seigneur, que cette épreuve est terrible ! donnez-moi seulement la force de la supporter. Je me soumets à votre sainte volonté ; mais, je vous en supplie au nom de votre divin fils notre Sauveur, ayez pitié de mes enfants !

Ce malheur était d'autant plus terrible que les désastres précédents avaient obligé Riman à emprunter de l'argent sur sa chaumière et sur son petit jardin potager, seuls biens qu'il possédât au monde.

La position de l'infortuné fermier était vraiment déplorable. Le propriétaire de la ferme n'étant pas payé pouvait le renvoyer ; si ses créanciers faisaient vendre sa petite propriété, les frais de justice absorberaient le peu qui pouvait lui rester après ses dettes payées. Il se voyait à la veille de n'avoir plus de pain, plus d'asile pour lui et pour sa famille. Il ne savait où trouver la moindre ressource, et pourtant sa confiance en la bonté divine ne fut nullement ébranlée. Non, se disait cet homme pieux, non, celui qui donne aux fleurs des champs leur brillante parure et la nourriture aux jeunes oiseaux, ne saurait abandonner ni moi ni mes pauvres enfants!

Comme il retournait chez lui en se répétant cette consolante maxime, il entendit au loin des chants joyeux. C'étaient

des hommes, des femmes et des enfants qui entonnaient cette chanson si populaire dans toute l'Allemagne :

Le Brésil n'est pas loin d'ici, etc.

et qui charmaient ainsi les ennuis de leur long et pénible voyage. Ils étaient au nombre d'environ soixante-dix à quatre-vingts individus ; les uns portaient leur bagage sur leur dos, les autres sous leur bras. Les mères conduisaient leurs jeunes enfants par la main et priaient leurs compagnons de ralentir leur marche pour ne pas les laisser en arrière. Des garçons vigoureux traînaient des brouettes ou de petites voitures sur lesquelles se trouvaient entassés pêle-mêle des ustensiles de ménage et d'agriculture. Tous allaient nu-pieds, tant pour être

plus à l'aise que pour épargner leur chaussure. Quelques hommes âgés fumaient dans de petites pipes de terre brunies par l'usage ; les enfants grignotaient des croûtes de pain qu'ils avaient reçues de la charité des habitants des villages qu'ils venaient de traverser. Un jeune garçon ouvrant la marche jouait sur le flageolet l'air de la chanson populaire que chantaient ses compagnons de voyage.

La caravane défila tout près du père Riman, et chacun en passant lui fit un salut amical.

— Où allez-vous comme cela ? demanda-t-il à un homme dans la force de l'âge, qui portait un enfant encore à la mamelle, et que suivait gaîment un gros garçon de six ans, aux joues rouges et rebondies.

— Notre chanson ne vous le dit-elle

pas? répondit le voyageur en s'arrêtant.

— Comment, vous allez au Brésil?

— Oui, sans doute. Puisque notre patrie ne peut pas nous nourrir, il faut bien la quitter. Nous allons chercher fortune en des contrées où l'on nous dit qu'abondent partout l'or et l'argent, et nous savons du moins qu'il y a dans ce pays d'immenses étendues de terres incultes qui n'attendent que des bras laborieux. Ainsi, à défaut des richesses dont on nous parle, nous avons la certitude de n'y pas mourir de misère.

— Où vous embarquerez-vous? demanda Riman dont l'esprit parut tout à coup frappé comme d'un trait de lumière.

— Dans quelqu'un des ports de la Hollande, où se trouvent toujours des navires prêts à transporter les familles qui

veulent aller s'établir au Brésil. Mais, adieu ; il faut que je rejoigne mes compagnons.

Bientôt le bizarre cortége disparut derrière une colline qui masquait l'entrée d'une longue vallée.

Riman suivit des yeux les émigrants aussi longtemps qu'il put les voir, et il semblait absorbé dans de profondes réflexions. Leur patrie ne peut plus les nourrir, et ils partent, se disait-il. Ils vont chercher ailleurs du pain pour leurs enfants. Moi aussi, j'ai des enfants, et je vais manquer de pain! Alors un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et en retournant chez lui il ne cessait de penser aux émigrants. Qui sait, s'écria-t-il, si Dieu ne me les a pas fait rencontrer pour me montrer par leur exemple le parti que je dois

prendre, afin de soustraire ma famille aux horreurs de la misère?



CHAPITRE II.



Une pénible résolution.

Lorsque Riman rentra dans sa chaumière, ses enfants l'entourèrent, et, le voyant si triste, aucun d'eux n'osait lui demander si tout espoir était perdu.

— Hélas! leur dit-il, nos champs sont complétement dévastés; la grèle a tout détruit: il ne faut plus, pour cette année, penser à la récolte....

— O mon Dieu! ayez pitié de nous! s'écrièrent-ils tous à la fois, et un silence de désolation suivit cette exclamation douloureuse. Puis Marguerite, la fille aînée du bon Riman, qui était veuve depuis peu de temps, et que son père avait recueillie chez lui avec l'enfant à qui elle venait de donner le jour; Marguerite fondant en larmes reprit au bout d'un instant: Nous voilà tous perdus, perdus sans ressource! O mon Dieu! que nous sommes malheureux!

— Ma fille, répondit le pieux vieillard, nous sommes ruinés, entièrement ruinés; mais nous ne sommes point perdus. Ceux-là seuls sont réellement

perdus qui s'endurcissent dans le péché; mais, grâce à Dieu, nous avons toujours été fidèles aux préceptes de notre sainte religion; notre conscience ne nous fait aucun reproche, et le Seigneur qui nous éprouve peut, d'un moment à l'autre, venir à notre secours. Non, notre Père céleste ne nous abandonnera point si nous ne l'abandonnons pas nous-mêmes; et, si je ne me trompe, il m'a déjà montré un moyen d'échapper à la misère dont nous sommes menacés. Vous avez sans doute entendu dire que l'empereur du Brésil invite les gens laborieux à venir s'établir dans son pays; qu'il leur donne des terres à cultiver, et qu'il leur fournit des grains pour les semences et des instruments de labourage, parce que son vaste empire n'est pas assez peuplé et qu'en outre les naturels du

pays ne s'appliquent guère à l'agriculture.

—Eh bien, mon père? demanda Conrad, l'aîné des fils, garçon actif et entreprenant?

— Mes enfants, reprit Riman, j'ai envie de vendre cette chaumière, notre jardin et tous nos meubles; nous aurons alors de quoi acquitter nos dettes; le reste nous suffirait pour payer notre passage, si vous voulez aller avec moi au Brésil. Là, en continuant à nous conduire en fidèles chrétiens, nous pourrons, avec l'aide de Dieu, vivre honnêtement de notre travail, et recouvrer l'aisance que nous avons perdue.

— Vous avez raison, mon père; c'est le meilleur parti qui nous reste à prendre, s'écria vivement Conrad, qui, comme la plupart des jeunes gens, désirait voir

des contrées lointaines. Chez lui d'ailleurs et dans les circonstances présentes ce désir était bien excusable.

Mais Marguerite et les autres enfants (Riman était veuf depuis plusieurs années) baissèrent les yeux et soupirèrent. Il leur semblait si pénible de quitter leur chère patrie, d'abandonner le sol qui les avait vus naître, de se défaire de ce joli petit jardin que leurs mains avaient soigneusement cultivé! Et ces beaux cerisiers qu'ils avaient plantés et dont les fruits leur semblaient les plus doux présents du ciel! et ce charmant berceau de lilas et de chèvrefeuille qu'ils avaient construit eux-mêmes, et sous lequel ils aimaient tant à se reposer le soir après les travaux de la journée! Mais ce qui les affligeait bien plus encore, c'était l'idée de ne plus revoir le

tombeau de leur mère chérie. Ils ne pourraient donc plus aller prier sur cette tombe, ils ne pourraient plus y déposer des couronnes de fleurs et d'immortelles; il faudrait la quitter, et peut-être pour toujours!

Le bon père devina aisément le sujet de leur chagrin; lui-même ne put retenir un soupir de douleur; cependant il leur dit: Ah! mes enfants, je sais ce qui vous attache le plus à votre terre natale; mais tout pénible qu'est ce sacrifice, nous devons nous y résigner: votre mère le commanderait; je ne vois pas d'autre moyen de nous soustraire à la misère.

— Hélas, oui! mon père, je vois bien que nous ne pouvons rester dans notre patrie, répondit Marguerite en pressant son enfant contre son sein.

— Oui, oui, partons, puisqu'il le faut, ajoutèrent les deux frères Conrad et Guillaume. Partons, répéta toute la famille. En prononçant ces paroles ils ne purent retenir leurs larmes; Conrad seul resta les yeux secs; il tardait à ce jeune homme de s'élancer dans un aventureux avenir.



CHAPITRE III.



Le départ

Riman vendit sa chaumière, son mobilier, ses deux arpents de terre, et son petit jardin. Il paya toutes ses dettes, prit congé de ses voisins et de ses amis, et donna le signal du départ. Il lui restait

encore environ mille francs, et il fallait, avec cette somme, payer pour cinq personnes, non compris l'enfant de Marguerite, les frais de voyage jusqu'en Hollande, et les frais beaucoup plus considérables de la traversée. C'était bien peu d'argent pour de si grandes dépenses. Le vieillard soupira; mais il ne perdit pas courage, et s'abandonna avec confiance à la protection de Dieu.

Il remit cent francs à Conrad, et l'envoya devant pour retenir les places sur le premier navire qu'il trouverait dans le port d'Amsterdam.

Conrad entendait bien ne pas dépenser tout l'argent qu'on lui donnait; il prit avec son paquet celui de sa sœur Marguerite, qui avait à porter son jeune enfant, et il partit d'un pas rapide. L'âge du père et le précieux fardeau de Mar-

guerite ne leur permettaient pas de le suivre. Annette et Guillaume âgés, l'un de quinze ans, et l'autre de dix-sept, restèrent près de leur père et de leur sœur aînée.

Arrivés sur le sommet de la colline qui dominait leur village, ils s'arrêtèrent pour jeter encore un dernier regard sur ces foyers chéris qu'ils ne devaient plus jamais revoir.

Les yeux de Marguerite se fixèrent avec douleur sur les deux tilleuls plantés à l'entrée du presbytère ; c'était là qu'elle avait vu son mari pour la première fois ; et le souvenir des instants heureux, que les dimanches et les jours de fête ils avaient passés sous le frais ombrage de ces beaux arbres avec la jeunesse du village, se retraçait à son esprit. Riman dirigea ses regards vers le cimetière, où

reposaient les restes mortels de son épouse bien-aimée. Annette et Guillaume contemplaient avec regret leur joli petit jardin.

— Partons, mes enfants, dit le père, étouffant un soupir ; en restant ici davantage nous ne ferons qu'accroître notre tristesse.

— O sort cruel! dit tout bas Marguerite en essuyant avec le revers de sa main une larme brûlante qui coulait sur ses joues.

— Du courage, mes enfants, reprit Riman ; de ce malheur peut naître un grand bien, et j'ai la ferme confiance que Dieu ne nous abandonnera pas. Consolez-vous donc, mes enfants; et, pour dissiper leurs chagrins, il entonna un pieux cantique sur la confiance que le chrétien doit mettre en son Dieu.

CHAPITRE IV.



L'embarquement.

Après un long et pénible voyage, la famille Riman arriva enfin à Amsterdam, capitale de la Hollande. Riman chercha d'abord un gîte pour ses en-

fants, puis se dirigea vers le port, où il avait donné rendez-vous à Conrad. Il l'y trouva en effet; et après les premiers épanchements de l'amour paternel et filial il lui demanda s'il avait assuré leur passage.

— Oui, mon père, répondit Conrad; vous n'aurez à payer que deux cents écus; j'ai tout arrangé aussi bien que j'ai pu. En achevant ces mots, le pauvre garçon eut peine à retenir un soupir.

— Comment, deux cents écus! c'est bien peu pour cinq personnes et un enfant. As-tu dit au capitaine combien nous étions?

— Oui, mon père; il nous attend. Hâtons-nous; le navire est près de mettre à la voile.

— Ce capitaine nous passe donc par

charité? il faut que ce soit un bien brave homme!

Cette réflexion causa à Conrad une émotion si pénible qu'il détourna la tête pour cacher ses larmes. Son père s'en aperçut.

— Eh bien! qu'as-tu donc? demanda Riman étonné; tu me paraissais si content de faire ce voyage, et tu pleures à l'instant de partir! As-tu changé d'avis?

— Non, mon père; ce voyage est à présent notre seule ressource; je l'entreprends avec courage... Mais allons vite chercher mon frère et mes sœurs, de crainte que le navire ne parte sans nous, et que nous ne puissions pas en trouver un autre qui consente à nous transporter aux mêmes conditions.

Une demi-heure après, toute la famille

était sur le navire déjà encombré d'une foule d'émigrants.

— Enfin vous voilà, dit à Conrad le capitaine, homme d'un extérieur dur et repoussant; payez-moi d'abord les deux cents écus. J'ai déjà été trompé plus d'une fois par des gens comme vous, et je ne veux plus l'être.

— Soyez tranquille, répondit Conrad avec fermeté; des gens comme nous ne trompent personne.

Muet d'étonnement et d'indignation, l'honnête vieillard donna sa bourse à son fils. Conrad suivit le capitaine dans sa chambre, lui remit les deux cents écus, et signa un papier que cet homme lui présenta froidement; mais en le signant il y laissa tomber de grosses larmes.

— Quoi! s'écria le capitaine, vous

pleurez comme un enfant! une fois arrivé à Rio-Janeiro, n'allez pas faire le pleurnicheur, au moins; car personne ne voudrait de vous, et notre marché ne serait pas pour moi une bonne affaire.

— Monsieur, repartit Conrad, ce sont les dernières larmes que je verserai sur mon malheur. Je suis homme et chrétien, et mon vertueux père m'a de bonne heure habitué au courage et à la résignation.

— Voilà qui est raisonner! dit le capitaine en serrant l'argent et le papier; alors vous serez de bonne défaite, et je ne perdrai rien.... Mais savez-vous que votre jeune frère est grand et robuste; si vous lui proposiez.... hein.... en secret bien entendu, car, d'après ce que vous m'avez dit, votre bonhomme de père n'y voudrait pas consentir... Si vous le

décidiez à signer un engagement comme le vôtre. ..

— Dieu m'en préserve ! s'écria Conrad avec horreur.

— Parbleu ! je ne vous demande pas cela pour rien, continua le capitaine ; je vous donnerais cinquante beaux écus.

— Moi ! vendre mon frère, repartit Conrad; non, jamais ! C'est assez de m'être vendu moi-même. Je me suis sacrifié pour mon père et pour ma famille. C'était mon devoir, je l'ai fait.

— J'ajouterais encore dix écus, reprit le capitaine, incapable de comprendre tout noble sentiment.

— Non, monsieur.

— Je vous en offre soixante-quinze.

— Non, mille fois non, et toujours non, quand même vous m'en donneriez cent mille !

— Eh bien, vous êtes un imbécile ! allez-vous-en !

Conrad retourna vers les siens qui l'attendaient avec impatience.

— Tout est-il réglé ? lui demanda son père.

— Oui, mon bon père, répondit Conrad ; on va nous indiquer tout à l'heure dans l'entre-pont une place pour nous et pour nos bagages.



— Eh bien, vous êtes un imbécile! allez-vous-en !

Conrad retourna vers les siens qui l'attendaient avec impatience.

— Tout est-il réglé? lui demanda son père.

— Oui, mon bon père, répondit Conrad; on va nous indiquer tout à l'heure dans l'entre-pont une place pour nous et pour nos bagages.

CHAPITRE V.



La traversée.

La place qui fut assignée à chacun d'eux n'avait guère que cinq pieds de large sur sept de longueur. C'était dans cet étroit espace qu'ils devaient se mouvoir, manger,

se coucher la nuit, et garder leurs bagages. Soixante-dix autres émigrants, presque tous gens de mauvaise mine et d'habitudes grossières, étaient entassés avec eux dans l'entre-pont; de sorte que l'air, vicié par tant de personnes renfermées en cette espèce de prison, se trouvait à peine respirable. On ne fournissait à ces passagers que des aliments gâtés, encore les rations étaient-elles insuffisantes.

Le biscuit de mer, partie principale de leur nourriture, contenait tant de vers qu'il fallait les retirer avant de le manger. Le dîner consistait en légumes secs, tels que des pois ou des haricots blancs, cuits avec un morceau de lard rance, dont chacun recevait une petite tranche; et le goût en était si détestable qu'on avait peine à l'avaler. On leur donnait pour unique boisson de l'eau corrompue, et en

si petite quantité qu'ils éprouvaient sans cesse les tourments d'une soif irritée encore par l'usage des aliments salés.

Riman supportait patiemment ses propres souffrances ; mais, quand il vit dépérir l'enfant de Marguerite, qui bientôt n'eut plus de lait, la douleur s'empara de son âme, et souvent il s'écriait : O mon Dieu ! ayez pitié de nous !

La Providence leur préparait encore une cruelle épreuve. L'enfant, privé du lait de sa pauvre mère et respirant un air malsain, mourut pendant la traversée ; quel spectacle pour une mère ! on attacha son cadavre sur une planche, puis on le jeta dans l'océan, où il devint la pâture des poissons.

Marguerite fondait en larmes ; le bon vieillard pleurait aussi, toute la famille pleurait de même ; et chacun, priant du

fond du cœur, recommandait à la bonté divine ses parents encore plus que lui-même.

— Tu es bien malheureuse, ma fille, dit le père à Marguerite ; mais songe aux douleurs de la sainte Vierge devant la croix de son divin fils notre Sauveur, et demande à Jésus-Christ la force de supporter tes afflictions.

On approchait des côtes brésiliennes, lorsqu'il s'éleva une tempête furieuse. Le capitaine fit enfermer les passagers dans l'entre-pont, de peur que leur présence et leurs lamentations ne troublassent la manœuvre. Le roulis du navire ballotté par les vagues les jetait les uns contre les autres. Les caisses, les meubles poussés à droite et à gauche par le mouvement du vaisseau, venaient les heurter et les blesser, et la plupart de ces malheureux

souffraient du mal de mer, dont on ne peut se figurer le tourment qu'après l'avoir éprouvé soi-même.

— Dieu a tout dirigé pour le mieux, disait Marguerite à son père dans les moments où les flots semblaient se calmer ; remercions le Seigneur d'avoir appelé à lui mon pauvre petit Antoine avant cette horrible tempête, car s'il avait encore vécu, il n'aurait pu supporter une si terrible secousse, et sa mort aurait été bien plus douloureuse ; il aurait été écrasé contre les planches de ce navire au milieu des rudes chocs que nous éprouvons. Oui, tout ce que Dieu fait est bien fait ; que son saint Nom soit à jamais béni !



souffraient du mal de mer, dont on ne peut se figurer le tourment qu'après l'avoir éprouvé soi-même.

— Dieu a tout dirigé pour le mieux, disait Marguerite à son père dans les moments où les flots semblaient se calmer; remercions le Seigneur d'avoir appelé à lui mon pauvre petit Antoine avant cette horrible tempête; car s'il avait encore vécu, il n'aurait pu supporter une si terrible secousse, et sa mort aurait été bien plus douloureuse; il aurait été écrasé contre les planches de ce navire au milieu des rudes chocs que nous éprouvons. Oui, tout ce que Dieu fait est bien fait; que son saint Nom soit à jamais béni!

CHAPITRE VI.



L'esclave volontaire.

Enfin la tempête s'apaisa, et le navire entra au port si vivement désiré. On ne songea plus qu'à débarquer.

— Voilà le palais du gouvernement, dit

le capitaine aux émigrants, et il leur montrait un bel édifice peu éloigné du port. C'est là qu'on vous désignera la partie du pays où vous pourrez vous établir. Quant à ce garçon-là, ajouta-t-il en désignant Conrad, qui était immobile sur le pont, et n'osait lever les yeux, son temps m'appartient, et je vais m'occuper de le vendre.

— Comment, que dites-vous? vendre mon fils! s'écria Riman se plaçant entre Conrad et le capitaine, n'y a-t-il en ce pays ni lois ni justice?

— C'est justement parce qu'il y en a, répondit le capitaine avec un affreux sourire, que j'userai de mon droit. Tenez, reconnaissez-vous la signature de votre fils, voilà l'engagement par lequel il m'a vendu, non pas précisément sa personne comme on vend un nègre, mais son tra-

vail pour un temps assez long. Il n'est pas esclave, mais ouvrier forcé de quiconque voudra me donner de son temps et de ses peines le prix que j'en demanderai, et si son maître n'est pas content de lui, gare le fouet.

En parlant ainsi il montrait sans le lâcher, l'acte signé par Conrad.

Pensez-vous, continua-t-il que j'aurais conduit d'Amsterdam au Brésil cinq personnes pour 200 écus! 400 était le moins que je pusse prendre, votre fils a complété la somme par l'engagement qu'il a contracté avec moi; ici ces engagements sont approuvés par l'usage et la loi, l'autorité les fait exécuter rigoureusement, et votre fils appartiendra pour le temps convenu au colon à qui je transmettrai mes droits et qui l'emploiera à sa guise et l'emmènera où il voudra.

— Mais c'est un véritable esclavage, répondit le père.

— A peu près et tant que dure l'engagement, reprit froidement le capitaine.

— Misérable traficant de chair humaine! s'écria Riman transporté d'indignation et de colère. Puis se tournant vers son fils, et toi, Conrad, dit-il, en fondant en larmes; comment n'as-tu pas songé à la douleur que devait me causer une pareille imprudence?

— Eh! mon père, répondit le pauvre garçon se jetant dans ses bras, pouvais-je faire autrement? Notre chaumière était vendue, nous ne possédions plus rien au monde. Ce voyage était notre dernière espérance, vous n'aviez pas assez d'argent pour payer notre traversée; nous étions tous perdus, j'ai voulu sauver ma

famille, et j'ai accepté le marché que me proposait le capitaine.

— Noble et malheureux enfant, s'écria le père; tu es la victime et le modèle de l'amour filial!

— Mon bon frère, tu t'es sacrifié pour nous, que le Seigneur t'en récompense et daigne te délivrer bientôt s'écrièrent aussi son frère et ses sœurs en le baignant de leurs larmes!

— Ah çà! aurez-vous bientôt fini vos jérémiades, dit brutalement le capitaine; toutes ces bêtises-là m'ennuyent. Allons, toi Conrad, rentre dans l'entre-pont, vous autres, décampez, et tout de suite.

— Encore un mot, capitaine, dit Riman. Tenez, voilà cinquante écus, c'est tout ce que je possède, prenez-les et emmenez-moi à sa place, je puis encore travailler. Rendez à mes pauvres enfants un

frère qui seul peut être leur appui dans cette terre étrangère.

— Oui-dà! repartit le capitaine, et je troquerais un jeune homme fort et robuste contre un vieux bonhomme comme vous, dont personne ne voudrait, tandis que j'aurai facilement de ce gaillard-là une somme qui m'indemnisera largement des frais de votre passage. Est-ce que vous me prenez pour un fou ?...

— Capitaine, reprit le père, si vous avez un cœur d'homme, si vous croyez aux punitions et aux récompenses que Dieu nous réserve dans l'autre vie, vous n'aurez pas la cruauté de priver une famille entière de son unique soutien.

— Chansons que tout cela! tous vos pareils me content de semblables balivernes, et si je les écoutais je serais un mendiant comme vous.

— Laissez-le, mon père, dit Conrad ; ne vous abaissez pas à d'inutiles prières, je suis résigné à mon sort ; la pensée que vous allez être heureux et à l'abri de la misère adoucira toutes mes peines.

— Ah ! s'écria toute la famille, nous ne saurions goûter ni repos ni bonheur tant que nous te saurons esclave.

— Soumettons-nous aux décrets de la providence, répondit Conrad.

— Eh bien ! vous n'aurez donc jamais fini, vous voilà encore là, dit le capitaine impatienté ; Conrad, rentre dans l'entre-pont ou je t'y fais jeter et mettre aux fers. Et vous autres, si vous ne quittez sur-le-champ mon navire, j'ordonne à mes matetots de vous renvoyer à coups de cordes.

Après ces mots, il poussa vers l'entre-pont Conrad qui se hâta d'obéir, et la

pauvre famille se retira désolée, en criant : Adieu Conrad, adieu ! nous prierons pour toi et nous tâcherons de te délivrer. Adieu, adieu !..



CHAPITRE VII.



Première journée au Brésil.

Le capitaine, après avoir pris des informations dans la ville, proposa à l'inspecteur du jardin impérial de lui vendre Conrad. Cet employé vint sur le navire, acheta le jeune homme et l'emmena.

On ne vend que les nègres sur le marché aux esclaves ; les blancs engagés comme Conrad, se vendent à bord du navire avec le patron duquel ils ont eu le malheur de signer un pareil engagement. Ils sont traités absolument comme les nègres ; toute la différence est que l'esclavage de ces derniers est perpétuel et que celui des blancs n'est que temporaire, mais quelquefois le terme est bien long. Conrad s'était engagé pour vingt ans. L'infâme capitaine avait abusé de son ignorance et de sa générosité pour exiger cette condition.

Riman et sa famille se rendirent au palais du gouvernement. Arrivés les derniers, ils ne furent expédiés qu'après tous leurs compagnons de voyage.

C'était là que la fortune distribuait ses dons au hasard ; le secrétaire du gouver-

neur appelait un nom sur la liste, son chef tirait d'une urne un billet sur lequel était écrit le nom du district et le lot de terrain assigné à l'émigrant. Le nom de ce dernier, celui du district et l'indication du lot étaient aussitôt inscrits sur un registre tenu par un autre secrétaire, puis on congédiait l'émigrant en l'invitant à revenir au bout de huit jours pour recevoir l'acte qui l'autorisait à prendre possession du terrain qui lui était échu en partage. Tout cela se passait avec un ordre admirable. Au reste la donation n'était accompagnée d'aucun mot de bienveillance, car les affaires étaient si nombreuses qu'on ne songeait qu'à les expédier le plus rapidement possible.

Riman fut enfin appelé. Le gouverneur mit la main dans l'urne et en tira un bulletin qu'il lut en portugais et que selon

l'usage un secrétaire allemand traduisit ensuite.

« Il est accordé à Pierre-Jacques Ri-
» man, cultivateur wurtembergeois et à
» ses trois enfants, six journaux de ter-
» res à cultiver, situées dans le district
» des diamants, sur les bords du fleuve
» Jiquitinhonha. »

Puis le gouverneur leva la séance et sortit.

Monsieur, dit Riman au secrétaire allemand, dont la physionomie et les manières lui inspiraient de la confiance, je suis heureux de trouver en vous un compatriote, veuillez avoir la bonté de me dire si le sort m'a favorisé.

— Oui, mon ami, répondit le secrétaire, et avec de l'intelligence, du travail et de l'ordre, vous pourrez vous trouver dans une position heureuse. Mais je dois

vous avertir d'une chose : gardez-vous bien d'acheter des diamants aux nègres qui travaillent dans les carrières de la Mandanga, (*) car cela est défendu sous peine de mort.

Oh ! Monsieur, ce serait me rendre complice d'un vol ! Dieu me préserve d'un pareil péché, les fruits de notre travail nous suffiront, et nous ne manquerons jamais à la reconnaissance que nous devons au gouvernement qui daigne nous donner un asile et des terres. Oserais-je vous demander encore quelques renseignements sur la contrée que nous allons habiter ?

— Je suis tellement harassé des tra-

(*) La *Mandanga*, c'est le nom d'une des mines de diamant les plus considérables du Brésil et à l exploitation de laquelle travaillent près de 500 esclaves nègres.

vaux de la journée, répondit le secrétaire, qu'il faut absolument que j'aille prendre un peu de repos. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous avez de l'argent, vous ferez bien de vous procurer ici les ustensiles nécessaires à la culture des terres et à la construction d'une maison, sans quoi vous aurez beaucoup de peine à vous tirer d'affaire, car on ne vous donnera que le sol nu. Pour attirer les étrangers, on promet bien de leur fournir du bétail, des instruments de labourage, des grains pour les semences etc., mais ces promesses ne sont jamais remplies, et un grand nombre de ces malheureux, arrivés ici sans moyens pécuniaires, sont morts de misère et de faim, car les terres qu'on leur donne à cultiver sont toutes situées dans de vastes déserts où ils ne peuvent attendre aucun secours humain.

Adieu mes amis, souvenez-vous de ces avis et tâchez d'en profiter.

En sortant du palais, Riman songea d'abord à chercher un gîte pour sa famille. Ne connaissant ni le pays ni le langage, il était fort embarrassé ; il errait à l'aventure dans cette grande ville et ne voyait pas une *posada* (auberge) où il pût espérer de passer avec toute l'économie que lui commandait l'état de ses finances, les huit jours qu'il devait rester encore à Rio-Janeiro.

Pendant la traversée, il avait trouvé tous les marins de l'équipage presqu'aussi durs que leur capitaine ; cependant un de ces matelots cachait sous cette enveloppe rude et grossière un cœur sensible et généreux. Il avait remarqué les afflictions de la vertueuse famille, il avait plaint et admiré Conrad se dévouant à

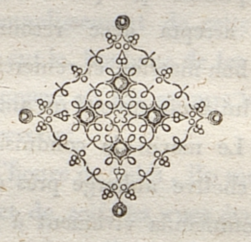
l'esclavage pour son vieux père, et il était rempli de sentiments religieux. Cet homme avait donc pris la résolution d'assister la famille Riman. Il ne pouvait rien pour Conrad, mais aussitôt que ses devoirs lui permirent de quitter le bâtiment, il se mit à la recherche de ses amis, et protégé par la divine Providence dans l'accomplissement de cette bonne œuvre, il eut le bonheur de les rencontrer au moment où son secours leur était le plus nécessaire.

C'était l'heure de midi, ils mouraient de chaud et de soif; les rues étaient désertes, car, suivant l'usage de ces contrées brûlantes, tous les habitants se livraient de midi à cinq heures au repos de la sieste. Le matelot courut au-devant de Riman, lui tendit cordialement la main et offrit de le conduire dans une auberge

où il pourrait ne dépenser que ce qu'il voudrait : autrement, dit le marin, vous tomberez chez des gens qui vous rançonneront impitoyablement, et si vous n'avez pas de quoi payer, ils vous forceront à vendre votre second fils. La cupidité est bien vive dans tous les pays, mais beaucoup plus ici que partout ailleurs.

Riman accepta avec reconnaissance l'offre du bon matelot, et remercia le Seigneur de lui avoir envoyé un ami dans sa détresse. Le marin le conduisit à une petite et chétive auberge près du port, et le recommanda vivement à l'hôtesse qu'il paraissait connaître. Chemin faisant, il avait appris à Riman que Conrad venait d'être acheté par l'inspecteur du jardin impérial, et il promit de revenir le lendemain pour conduire le pauvre père près de son fils. Cette promesse fut une

grande consolation pour la pauvre famille, dont tous les membres s'empressèrent de remercier l'obligeant matelot.



CHAPITRE VIII.



Le Matelot bienfaisant.

Le matelot tint parole; le lendemain matin il arriva de bonne heure. Le frère de Conrad et ses sœurs voulaient tous l'aller voir avec leur père, mais le marin fit observer que si tant de visiteurs

se présentaient à la fois, tout le monde serait certainement repoussé : le père sortit donc seul avec lui.

En arrivant au jardin de l'empereur, le matelot qui connaissait parfaitement la ville et qui savait un peu de portugais, demanda à un gardien la permission d'entrer avec son compagnon.

— Avez-vous une carte d'entrée? répondit le gardien en les examinant d'un air de mépris.

—Non, répondit le matelot, blessé de cet insolent accueil ; mais avant de se rendre à sa destination, mon camarade voudrait dire un dernier adieu à son fils qui est le jeune homme acheté hier par M. l'inspecteur.

— Eh! repartit le portugais, il fallait lui dire adieu avant de le quitter, maintenant il n'est plus temps. On ne peut

ainsi déranger pour un rien nos travailleurs. Là-dessus il referma la grille, et continua de fumer son cigarre.

— Peste soit du butor ! s'écria le matelot, en entraînant l'infortuné Riman. Je tâcherais bien d'obtenir une carte d'entrée, mais je ne suis qu'un pauvre diable comme vous, et il n'est guère probable que je réussisse.

En effet il n'y put jamais parvenir.

Ce refus inhumain désola toute la famille. — Eh bien dit le père à ses autres enfants, nous ne l'oublierons jamais dans nos prières ; il ne nous oubliera pas non plus dans les siennes, et Dieu veillera également sur lui et sur nous, et nos vœux monteront ensemble jusqu'au trône de l'Éternel : cette pensée doit nous consoler dans notre malheur.

Les huit jours fixés par le gouverneur

étant écoulés, Riman retourna au palais du gouvernement pour y recevoir l'acte confirmant sa concession de terres.

En lui remettant cette pièce, le secrétaire allemand le félicita de son lot et lui réitéra la recommandation de ne jamais acheter de diamants ni des esclaves de la Mandanga ni des receleurs qui favorisaient les vols de ces esclaves.

— Vous pouvez être bien sûr, Monsieur le secrétaire, repartit Riman, que je suivrai exactement votre conseil.

Après avoir payé l'aubergiste, il ne restait plus à Riman que 50 écus. Il acheta des instruments aratoires, quelques outils nécessaires pour construire une maison et fabriquer des meubles, quelques provisions de bouche, et pour les semences des pommes de terre, du riz et du maïs (blé de Turquie). Il chargea le tout

sur une voiture que lui accordait le gouvernement, et qui devait le porter avec sa famille et ses effets au lieu de leur destination.

Quand ils furent tous montés sur la charrette, le conducteur fit claquer son fouet et les mules partirent à l'instant. De grosses larmes coulaient des yeux du père et des enfants ; tous pensaient au malheureux Conrad qu'il fallait ainsi abandonner sans savoir s'il était tombé dans les mains d'un homme compatissant ou d'un barbare.

Ils avaient fait à peine vingt pas, qu'ils virent arriver le bon matelot apportant un énorme sac. Il ployait sous le fardeau. Holà, eh, conducteur, arrête ! arrête ! criait-il en s'efforçant de doubler le pas.

Le conducteur arrêta les mules ; le matelot, aidé de Riman et de Guillaume

plaça le sac sur la voiture, et dit en essuyant la sueur qui ruisselait de son front : Tenez, emportez cela en souvenir de moi ; ce sont des choses qui pourront vous être utiles dans le désert que vous allez habiter. Que le bon Dieu soit avec vous et vous protège, vous êtes des gens pieux et honnêtes, vous ne sauriez manquer d'être heureux.

A ces mots il leur tendit une dernière fois la main, les embrassa tous l'un après l'autre, et s'éloigna précipitamment, sans qu'ils eussent eu le temps de le remercier, car il craignait de s'attendrir plus que ne le permettait selon lui sa profession, et il aurait éprouvé une sorte de honte à recevoir trop de témoignages de reconnaissance pour une action qui, dans sa pensée, n'avait rien d'extraordinaire.

Mais Riman, ne pouvant renfermer

dans son cœur les sentiments de sa gratitude, lui cria de toutes ses forces : homme généreux, notre seul ami sur la terre, que le ciel te comble de ses bénédictions ! sa voix atteignit le marin, qui, pour échapper à ces justes louanges n'imagina rien de mieux que de s'enfuir à toutes jambes.



CHAPITRE IX.



Arrivée sur les bords de Jiquitinhonha.

J'ai ordre de vous déposer ici, dit à nos voyageurs le conducteur de la charrette en s'arrêtant sur la place d'une petite ville appelée *Téjucco*. Allez trouver le gouverneur, qui demeure dans cette belle

maison là-bas; montrez-lui vos papiers, et il vous indiquera votre terrain.

A ces mots il descendit et fit descendre les voyageurs; il déchargea leurs bagages au milieu de la place, puis il remonta sur sa voiture et repartit. Nos pauvres émigrants, seuls au milieu d'un pays dont ils ne connaissaient ni les usages ni la langue, ne savaient que faire.

— Enfants, restez auprès des bagages, dit enfin le père. Je vais chez le gouverneur. Espérons qu'il nous procurera un asile ou nous fera conduire immédiatement à notre destination, car il ne nous reste pas d'argent pour aller nous loger dans une auberge. Du courage, mes enfants, ne vous impatientez pas.

Arrivé au palais du gouverneur, Riman se vit entouré d'une foule de nègres; comme aucun ne parlait allemand, il ne

pouvait réussir à s'en faire comprendre. Tout à coup il vit s'ouvrir la porte d'un cabinet donnant dans la salle d'audience ; un homme grand et maigre, au visage dur et brûlé par le soleil sortit de cette porte et s'avança vers lui ; c'était le gouverneur.

Les regards de ce personnage se portèrent aussitôt sur Riman, le seul blanc qui se trouvât là, et après l'avoir considéré un moment, il étendit la main sans proférer une seule parole. Riman s'inclina respectueusement, et ensuite lui remit l'acte qu'il avait reçu à Rio-Janeiro. Le gouverneur le parcourut, fit signe de la main à un esclave et rentra dans son cabinet sans avoir ouvert la bouche. Le pauvre Riman ne savait que penser de cette réception singulière et se rappelait avec inquiétude que ses enfants étaient

restés au milieu de la place, exposés aux rayons d'un soleil brûlant.

Plusieurs heures s'écoulèrent; personne ne paraissait s'occuper de lui! Enfin il vit revenir le nègre, qui lui fit signe de le suivre et le conduisit sur la place. Riman y trouva ses enfants accablés par la chaleur et mourant de faim. Tous se plaignaient d'une soif excessive; on n'apercevait de fontaine nulle part, et le malheureux père n'avait pas de quoi acheter le moindre rafraîchissement. Or, les émigrants savaient déjà par de tristes expériences que dans ce pays on ne donne rien par charité.

Le nègre leur indiqua, toujours par des signes, qu'il fallait le suivre, attendu qu'il était pressé, mais ces infortunés avaient à peine la force de se soutenir. Heureusement Riman se rappela le sac

que lui avait donné le bon matelot. Il l'ouvrit et y trouva une provision de riz, du café, du thé, du sucre, même un petit paquet ficelé renfermant plusieurs piastres (pièces de cinq francs), et enfin une quinzaine de belles oranges enveloppées dans un mouchoir d'indienne de couleur, comme ceux que portent les marins. En distribuant ces fruits à ses enfants, Riman leur dit: Voyez-vous avec quelle sollicitude le bon Dieu est venu à notre secours. Ainsi, dans toutes les circonstances de la vie ayez toujours une ferme confiance en lui, car jamais il n'oublie ceux qui suivent ses saintes lois, et espèrent en sa bonté.

Le nègre eut aussi sa part dans la distribution des oranges, ce qui le rendit plus gracieux et plus prévenant envers nos pauvres voyageurs.

Quand ils se furent désaltérés, leur plus vif désir fut d'arriver promptement au terme de leur voyage; mais il fallait une voiture pour transporter les outils et les effets. Grâce à la générosité du marin, ils se voyaient en état de payer, mais comment faire comprendre ce qu'ils voulaient: cela était fort difficile puisque personne n'entendait la seule langue qu'ils sussent parler.

A l'instant même une petite charrette vide, passa sur la place, non loin d'eux. Riman courut après cette charrette et ses cris et ses signes engagèrent le conducteur à s'arrêter. L'émigrant lui montra dabord de l'argent, puis les effets rangés sur la place, et fit un signe indiquant qu'il voulait sortir de la ville.

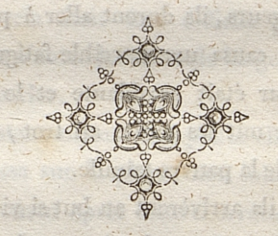
Le charretier ne pouvait le comprendre, et le regardait d'un air stupide; mais le

nègre, qui s'était habitué au langage des signes avant de savoir le portugais, servit d'interprète. On convint du prix, les effets et les bagages furent bientôt chargés, et au grand contentement de toute la famille, on se mit en route. Mais, la voiture se trouvant trop petite pour contenir les voyageurs, ils durent aller à pied, ce qui leur causa une horrible fatigue, car la chaleur était accablante et le brutal voiturier mit ses mules au trot, sans se soucier de la pauvre famille.

Enfin ils arrivèrent au but si vivement désiré. La voiture s'arrêta sur les bords d'un fleuve magnifique, dont les eaux sont aussi claires que le cristal, c'était le Jiquitinhonha, sur les rives duquel ils devaient s'établir.

Le nègre les aida à décharger leurs bagages, et s'en retourna avec le charre-

tier qui repartit après avoir reçu le salaire convenu.



CHAPITRE X.



Une nuit dans le désert.

Déjà le soir approchait ; les pauvres émigrants se trouvaient tout à fait seuls dans cette contrée inconnue. Le pays était magnifique, mais absolument dé-

sert. On ne voyait nulle part aucune trace d'habitation humaine ; tout était morne et silencieux. Seulement quelques oiseaux au brillant plumage, cachés dans l'épais feuillage d'une foule de grands arbres, faisaient retentir l'air de leurs derniers chants du soir, et du milieu des hautes herbes et des fleurs innombrables qui tapissaient le sol, on voyait çà et là des quadrupèdes d'espèces inconnues, qu'effrayaient l'aspect et la voix des hommes, bondir et prendre la fuite.

Enfin nous voilà arrivés, mes chers enfants, dit Riman ; jusqu'ici le Seigneur a daigné guider nos pas ; il voudra achever son ouvrage. Que le saint nom de l'Eternel soit béni !

— Oui, que son saint nom soit à jamais béni ! repétèrent les enfants. Cependant, mon père, dit Marguerite en soupirant,

nous n'avons point d'abri, et la nuit approche.

— Nous passerons cette nuit comme nous pourrons, répondit le père. L'air est encore doux et agréable, et dès demain nous nous mettrons à construire une cabane pour nous garantir des attaques des bêtes sauvages et de la fraîcheur dangereuse des nuits.

— Ah! si Conrad était avec nous, dit tristement Marguerite, il nous aurait bientôt tirés d'affaire, car il n'y a guère de jeune homme plus adroit, plus actif et plus intelligent que lui.

— Ah! oui, ajouta le père, Conrad n'est pas seulement le modèle des fils et des frères, c'est encore un garçon plein de courage et d'adresse.

Puis après un instant de morne silence, le père ajouta:

Ne perdons point courage, mes chers enfants, Dieu nous accordera la grâce et les forces nécessaires pour sortir de cet état de misère et d'abandon. Le plus pressé est de trouver ou de faire comme nous pourrons un abri pour cette nuit. Déjà l'air devient froid, bientôt il le sera davantage encore; le serein est nuisible à la santé surtout dans les pays chauds.

En parlant ainsi, il promenait ses regards de tous les côtés pour découvrir quelque grotte dans les rochers qui bordaient la rivière, ou quelque gros arbre creux. Mais aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il lui fut impossible de rien apercevoir.

Alors, changeant de pensée, il dit: Toi Guillaume qui sais si bien grimper aux arbres, monte sur celui-ci, prends la hache et abats de grandes branches dont

nous ferons une hutte. Un lit épais de feuilles et d'herbes sèches nous préservera de l'humidité du sol. Marguerite et Annette, ramassez beaucoup d'herbes et de feuilles les plus sèches que vous trouverez, pendant que je vais creuser des trous pour y planter les branches que Guillaume abattra.

Aussitôt et malgré la lassitude dont toute la famille était accablée, chacun se mit à l'ouvrage avec une ardeur admirable. La nuit approchait, et il leur importait beaucoup d'avoir terminé leur besogne avant que l'obscurité les surprît. Cependant Guillaume eut beaucoup de peine à couper les branches du gros arbre sur lequel il était monté, car le bois en était extrêmement dur et semblait repousser les coups de hache les plus énergiques. C'était un viel acajou. A force de courage

et de persévérance, Guillaume réussit pourtant, puis il vint aider son père à construire la hutte. Quand elle fut achevée, Annette et Marguerite avaient déjà fait plusieurs tas d'herbes et de feuilles qu'elles y portèrent et qui formèrent un lit épais, moëlleux et bien sec, sur lequel tous ces malheureux s'empressèrent de se jeter, car ils succombaient à l'excès de leurs fatigues. Cependant le besoin de repos ne leur fit pas négliger le devoir religieux auquel depuis leur enfance aucun d'eux n'avait jamais manqué. Agenouillés les uns près des autres, ils firent en commun leur prière du soir, et le père donna la bénédiction à ses enfants.

Un instant après cet acte de piété tous dormaient profondément. Le père seul résista au sommeil et veilla pour sa famille. Sachant que ces contrées boisées et désertes

sont remplies d'animaux sauvages, il se préparait à défendre ses enfants contre les attaques des bêtes féroces.

Riman avait entendu dire qus la vue du feu les éloigne ; il se leva donc, et sortit bien doucement de peur de réveiller sa famille. Éclairé par la lumière de la lune, il forma un amas de branches tombées des arbres, plaça dessous des herbes sèches, battit le briquet et mit le feu à cette espèce de bûcher. En peu de minutes il vit briller la flamme ; bientôt une chaleur bienfaisante ranima ses membres engourdis, car dans ce climat brûlant les nuits sont d'une fraîcheur excessive, et c'est principalement sur le bord des fleuves que l'air est le plus vif.

Il trouva sous sa main une grande quantité de bois mort dont il fit une réserve pour entretenir toute la nuit le

feu de son bivouac; ensuite il alla s'asseoir à l'entrée de la hutte où reposait sa famille. Le fidèle et courageux Philax se coucha à ses pieds. Combien il s'applaudissait alors d'avoir emmené ce chien dont la vigilance et la force pouvaient leur devenir si utiles dans ce désert. De temps en temps Philax levait sa grosse tête, regardait son maître, remuait la queue, et semblait dire: sois tranquille, je veille avec toi.

Tout en faisant le guet, et prêt à repousser toutes les attaques avec sa hache, qu'il tenait sur ses genoux, Riman priait pour ses enfants, et surtout pour le pauvre Conrad. O mon Dieu, disait-il à voix basse, vous savez avec quelle générosité ce digne enfant s'est sacrifié pour nous; daignez, je vous en supplie, le récompenser de cet acte de vertu, faites-lui

trouver dans un sommeil doux et paisible l'oubli des peines et des fatigues du jour, et de nouvelles forces pour le lendemain.



trouver dans un sommeil doux et paisible l'oubli des peines et des fatigues du jour, et de nouvelles forces pour le lendemain.

CHAPITRE XI.



Les esclaves du jardin impérial.

Revenons à ce vertueux jeune homme. Après avoir acheté Conrad, son nouveau maître qui ne savait pas l'allemand, lui fit signe de le suivre.

Ce fut seulement alors que le noble

jeune homme sentit toute l'horreur du sort auquel il s'était condamné. Il fallait qu'il se soumît aveuglément et en toutes choses aux volontés d'un maître. Son temps et ses facultés appartenaient non à lui, mais à l'homme qui l'avait acheté ; les fruits de son labeur ne devaient plus revenir ni à lui, ni à sa famille; sa vie même , il le savait très-bien, dépendait du caprice de son maître qui pouvait le faire mourir à force de travail, de privations et de mauvais traitements. Oh ! alors le pauvre Conrad, pour se résigner au malheur de sa position, avait besoin de toutes les forces de son âme pieuse, et de se rappeler combien le sacrifice de sa liberté avait été nécessaire au salut de sa famille.

Lorsque l'intendant et lui furent arrivés au jardin impérial, plusieurs nègres

accoururent à la voix de leur maître qui leur parla en portugais, mais d'un ton dur et impérieux. Puis il remit Conrad entre leurs mains.

— Toi être Allemand? lui dit un des nègres en mauvais Allemand; toi venir avec moi, petit camarade blanc, moi montrer lit à toi et donner habit nouveau; habit de laine à toi trop chaud. Viens, viens.

Quoique le nègre parlât très-mal et d'une manière à peine intelligible, comme il paraissait loyal et bienveillant, Conrad s'estima très-heureux, dans sa position, de trouver un camarade dont les conseils pourraient lui être utiles. Il le suivit à la case désignée pour sa demeure. C'était une barraque en planches, sans fermeture, et si basse qu'il n'y pouvait entrer qu'en se baissant. n'y avait dans

ce réduit, ni chaise, ni table, ni banc, ni meubles d'aucune espèce ; la case avait à peine huit pieds carrés. On voyait dans un coin quelques nattes de paille, et Zelucco, ainsi se nommait le nègre, lui apprit que c'était là son lit.

Conrad déposa dans un coin son petit paquet, s'assit sur les nattes et s'abandonna aux plus tristes pensées.

— Toi beaucoup triste, pauvre blanc, lui dit Zelucco en le regardant avec compassion ; Zelucco triste aussi quand li venir de son pays. Zelucco souvent beaucoup triste quand penser à son vieux père en Afrique. Toi pas faire voir toi être triste; le maître prendre un grand fouet et battre toi bien fort. Oh ! grand fouet beaucoup faire mal à peau toute nue ! Zelucco souvent être battu avec le fouet, et Zelucco n'avoir rien fait. Le maître méchant !

pauvre noir beaucoup travailler, pas beaucoup manger ; oh ! bien souffrir, pauvre esclave !

Ainsi parla le bon nègre, et l'on peut imaginer combien ces discours durent encore attrister l'infortuné Conrad. Il avait faim et soif, car depuis le matin il n'avait rien pris, et on ne paraissait pas songer à satisfaire ce double besoin.

En jetant les regards sur le jardin, il vit une grande planche de beaux ananas ; il demanda à Zelucco s'il pouvait en prendre un.

A cette question, le bon nègre parut saisi de terreur, il fit le signe de la croix, et s'écria : O Jésus, Maria ! toi prendre ananas !... si toi prendre ananas, toi mourir ; le maître tuer avec grand fouet pauvre esclave, quand esclave prendre ananas. Toi ici rien toucher, rien man-

ger; toi attendre riz, matin, midi et soir. Le maître bien savoir combien de fruits être au jardin.

— Procure-moi donc un peu d'eau, je meurs de soif.

— Oh! toi boire de l'eau tant beaucoup toi vouloir! et le bon nègre courut vers le grand bassin. Au bout de quelques minutes il revint avec une grosse calebasse, (espèce de flacon fait avec la courge vidée et séchée), et la présenta à Conrad qui savoura avec délices cette eau fraîche et pure.

— Bon, à présent toi mettre autre habit, dit Zelucco et toi venir travailler; maître pas aimer paresseux. Pauvre petit blanc, venir travailler tout de suite!

Conrad se déshabilla, échangea ses vêtements de drap contre un pantalon et

une veste de toile grossière, et suivit son nouvel ami au lieu assigné pour le travail.

Ce travail consistait à cultiver et à entretenir le jardin. On donna à Conrad une bèche, un rateau, une serpette, et quelques autres instruments, puis il se mit sur-le-champ à l'ouvrage.

Ces travaux n'auraient eu pour lui rien de pénible ni de fastidieux, car ils lui étaient familiers et de tout temps il avait l'habitude d'une vie active et laborieuse; mais ce qui le désolait, c'était la continuelle présence du farouche surveillant, vieux Brésilien à la physionomie vraiment diabolique, qui ne quittait pas le jardin et se promenait du haut en bas, distribuant à chaque instant des coups de fouet à droite et à gauche, toutes les fois qu'il croyait remarquer qu'un esclave ralen-

tissait son travail. Souvent il n'atteignait pas le coupable, mais son voisin, et celui-ci ne devait laisser échapper ni un mot ni un geste qui trahît sa douleur, ou bien ce cri, ce mouvement involontaire était puni de la manière la plus cruelle.

Oui, mes enfants, c'est ainsi que des hommes barbares traitent leurs frères! je pourrais vous raconter ici d'affreuses atrocités, et vous gémiriez sur le sort des malheureux nègres des colonies. Des marchands vont les acheter en Afrique, les transportent dans les îles ou sur le continent américain et les vendent au marché comme un vil bétail. Ils deviennent alors la propriété d'un maître qui en dispose à sa fantaisie. Presque toujours il les accable de coups et de travail, et la grossière nourriture qu'il leur donne suffit à peine pour les empêcher de mourir de faim.

Les gouvernements de l'Europe, depuis quelques années, ont pris des mesures pour détruire cet horrible trafic, l'esclavage a même été aboli dans quelques contrées, mais il en est encore beaucoup, où il subsiste dans toute son horreur.

Le soir, une cloche sonna, tous les esclaves jetèrent leurs outils et coururent d'abord à leur case pour y prendre leur écuelle, et ensuite vers une maison située à l'entrée du jardin ou le sous-inspecteur leur distribua à chacun une portion de riz cuit dans l'eau, leur unique nourriture. Conrad n'avait point d'écuelle, et personne ne pensait à lui en donner une. Il regardait tristement ses compagnons d'esclavage qui en retournant à leur case dévoraient avec avidité leur chétive pitance, bien insuffisante pour assouvir leur faim : aussi attendaient-ils toujours

impatiemment l'heure d'une nouvelle distribution.

Le bon Zelucco fut le seul qui s'occupa de Conrad ; il lui dit : hé, landsmann, bon petit blanc, toi pas faim ; pas manger riz?

— J'en mangerais volontiers, car j'ai grand faim, répondit Conrad ; mais on ne m'en donne pas..

— Toi, aller à grande case avec écuelle, ou bien pas de riz.

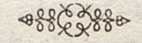
— Je n'ai pas d'écuelle, bon Zelucco.

— Ah ! ah ! toi pas écuelle ! moi manger bien vite et donner écuelle à toi, répondit le nègre. En effet il se hâta d'avaler son riz et prêta son écuelle à Conrad qui alors reçut aussi sa ration.

Le lendemain à l'aube du jour le son de la même cloche réveilla les esclaves. On leur distribua leur déjeûner qui,

comme le souper de la veille, se composait uniquement de riz cuit dans l'eau. Sans le bon Zelucco, Conrad n'aurait encore rien eu, car personne ne s'inquiétait des besoins des esclaves.

Conrad possédait encore un peu d'argent. Le dimanche suivant, (les esclaves ne travaillent pas ce jour là), il obtint la permission de sortir, et acheta une écuelle, une cuiller, une calebasse et d'autres menus objets qui lui étaient indispensables.



CHAPITRE XII.



Établissement des émigrants dans le désert.

Cependant nos amis des rives du Jiquitinhonha ne restaient point oisifs. Ils songèrent d'abord à construire une cabane solide, commode et assez grande pour toute la famille.

Riman et Guillaume abattirent une

certaine quantité de jeunes arbres grands et bien droits. Après avoir dépouillé les plus gros de leur écorce et les avoir équarris avec la scie ou la hache, ils les plantèrent profondément en terre pour former les quatre angles de l'édifice. Ils avaient choisi un emplacement des plus agréables au bord du fleuve et près d'un charmant bosquet de cocotiers. N'ayant ni pierres ni briques, ni plâtre, ils formèrent les murs de deux rangées de fortes claies, et ils remplirent l'intervalle qu'elles laissaient entr'elles avec une espèce de mortier composé de terre grasse et de mousse. Les vastes feuilles du bananier leur servirent admirablement pour couvrir la cabane. Ils les assujettirent si bien que, malgré l'apparente légèreté de cette toiture, les pluies les plus abondantes ne pouvaient la pénétrer.

Guillaume et son père travaillaient seuls à la construction de la cabane. Marguerite et Annette qui n'avait alors que quinze ans étaient trop faibles pour leur être d'une grande utilité dans ces rudes travaux; mais elles s'occupaient utilement de leur côté. Autour de la cabane elles avaient déjà tracé un vaste carré destiné à devenir le jardin. Elles l'entourèrent d'une haie vive afin d'empêcher les animaux nuisibles d'y pénétrer. Elles bêchèrent le sol qui, étant léger quoique gras et très-fécond, leur offrit peu de résistance. Elles le divisèrent en plusieurs parties dans lesquelles elles semèrent du maïs, du chanvre, du tabac et d'autres plantes dont leur père avait acheté les graines à Rio-Janeiro. La plus grande partie de l'enclos fut consacrée à la culture des pommes-de-terre, qui devaient

d'abord être le principal aliment de la famille. Une autre partie, arrosée par un petit ruisseau fut destinée à recevoir la semence du riz qui ne prospère que dans les terrains très-humides, tandis que les pommes de terres demandent un sol sablonneux et sec.

La terre du Brésil est si féconde et le climat si favorable à la végétation, qu'au bout de peu de jours toutes ces semences commencèrent à germer. Dans ce pays, les plantes font plus de progrès en une semaine, qu'elles n'en font chez nous en un mois. Annette avait apporté de la graine de melons. Elle n'y songeait plus, mais l'ayant trouvée parmi ses effets, elle la mit en terre, et bientôt les jeunes plants percèrent le sol. Arrosés avec soin ils grandirent rapidement, et en trois semaines les fruits se formèrent.

Cependant la cabane était achevée, il ne s'agissait plus que de la couvrir. Ce fut alors qu'arriva un accident qui désola Marguerite. Elle avait apporté d'Allemagne divers ustensiles de cuisine tous en terre : ils étaient déposés près de la cabane. Un jour Guillaume montant une poutrelle qui devait soutenir la toiture, la laissa échapper. Elle roula jusque sur les poteries et les brisa en mille pièces : pas une n'échappa à ce désastre.

La pauvre Marguerite poussa un cri d'effroi et se mit à pleurer. Oh! mon Dieu, s'écriait-elle, comment ferai-je cuire notre nourriture, à présent que je n'ai plus un seul pot, et comment réparer cette perte dans ce désert!

— Pourquoi te désoler ainsi, ma fille, lui dit son père, accouru à ses cris. Sans doute c'est un grand malheur, mais ce

serait un bien plus grand malheur si cette poutre était tombée sur toi, sur ta sœur ou sur moi, ou si elle avait entraîné ton frère. C'est alors que tu aurais sujet de pleurer : mais quelques misérables vases de terre ne méritent pas tant de regrets. Remercions plutôt le Seigneur de n'avoir permis qu'aucun de nous fût blessé dans cette circonstance. Va, nous trouverons bien moyen de nous passer de ces vases. Ensuite le bon Riman, toujours résigné, retourna tranquillement à son travail.

Comme Marguerite ne pouvait se consoler, tranquillise-toi, ma sœur, lui dit Guillaume, tu sais que je me plaisais à regarder travailler notre voisin le potier, je sais fort bien comment il s'y prenait; il doit y avoir par ici quelque banc d'argile ; aussitôt la cabane finie, je chercherai

tant que j'en découvrirai un, et alors je te promets de faire autant de marmites, d'assiettes et de pots que tu en voudras.

Guillaume tint parole ; après l'achèvement de la cabane il alla dans les environs sonder la terre en plusieurs endroits, et découvrit enfin ce qu'il cherchait. Transporté de joie il courut conter cette heureuse nouvelle à sa famille.

— J'ai trouvé un banc d'argile, belle, rouge et grasse ; de véritable argile à potier, s'écria-t-il en arrivant. Marguerite, ma bonne sœur, tu ne regretteras plus les vases que j'ai eu le malheur de briser.

Ensuite il prit un panier, et alla le remplir d'argile ; il en ôta soigneusement les cailloux, le sable et tous les corps étrangers ; il délaya dans l'eau cette argile, la pétrit bien afin de la rendre

plus liante, et en façonna un certain nombre de vases de diverses formes. Il les exposa quelque temps au soleil pour les faire sécher pendant qu'il construisait avec de la terre pareille un four qu'il chauffa fortement. Ensuite il y rangea ses poteries et les y laissa cuire toute une journée. Durant cette opération, plus d'un pot éclata ; le proverbe dit avec raison : *apprenti n'est pas maître*, mais cela ne le découragea point ; il en fit de nouveaux et réussit mieux, justifiant ainsi cet autre proverbe : *à force de forger on devient forgeron*. Marguerite était au comble de la joie et ne pouvait se lasser de le féliciter de son adresse.

— Vois-tu, ma fille, observa Riman, il faut prendre avec patience toutes les contrariétés de ce monde. Le malheur qui t'a tant chagriné est devenu pour nous

une bonne fortune. Si tes vases n'avaient pas été brisés, Guillaume aurait eu moins d'empressement à chercher un banc d'argile, et tu conçois de quelle utilité la découverte de cette précieuse matière pourra être pour notre petit ménage.

Marguerite reconnut la sagesse de cette réflexion et s'unit à son père pour rendre grâces au Tout-Puissant, qui veille avec tant de sollicitude au bien-être de toutes ses créatures.



CHAPITRE XIII.



Le veau pris au piége.

Peu de temps après leur arrivée sur les rives du Jiquitinhonha, nos industrieux colons eurent en abondance des légumes, des fruits et en général les objets les plus nécessaires à la vie. Cependant ils étaient

encore privés de bien des choses auxquelles ils avaient été accoutumés dans leur patrie. Ils regrettaient surtout de n'avoir pas de viande, aliment si précieux pour réparer les forces de l'homme qui se livre aux rudes travaux des champs. N'ayant pas d'armes à feu, ils ne pouvaient se procurer une seule pièce de gibier, quoique les bois voisins fussent peuplés d'une foule d'animaux dont la chair était excellente.

Souvent dans leurs excursions, Riman et son fils avaient aperçu de nombreux troupeaux de buffles errants dans les immenses savanes qui bordent le fleuve, mais il leur avait toujours été impossible d'en atteindre un seul : tout le troupeau s'enfuyait à leur aspect, et disparaissait en un clin d'œil dans l'épaisseur des forêts.

Un matin, Guillaume passant auprès

de la fosse déjà assez profonde d'où il tirait son argile, fut tout surpris d'en entendre sortir un mugissement plaintif. Il y court, et voit un veau qui y était tombé pendant la nuit et qui dans sa chûte s'était blessé au pied. Guillaume avait eu soin de pratiquer dans une des parois de la fosse une sorte d'escalier ; il alla chercher le veau, le chargea sur ses épaules et regagna promptement la maison. Il déposa sa capture au milieu de la grande chambre, et raconta à sa famille surprise et charmée comment cet animal était tombé entre ses mains.

— Eh ! mais ! s'écria Marguerite, ce banc d'argile nous procure des trésors ! nous en tirons des vases pour notre cuisine et nos repas, un four pour cuire notre pain, et voilà que nous y trouvons encore un veau gras et bien portant.

— Il faut remercier de tout cela la maladresse de Guillaume qui a laissé tomber le soliveau, ou plutôt c'est la bonté de la Providence que nous devons remercier, car c'est elle qui a dirigé tous ces événements de la manière la plus heureuse pour nous. C'est elle qui a voulu que ce veau tombât dans la fosse, et que Guillaume survînt presqu'aussitôt afin de nous procurer une nourriture dont nous avons si grand besoin.

— Malheureusement, observa Marguerite, notre sel tire à sa fin. Nous n'en avons pas assez pour conserver en la salant, la partie de ce veau que nous ne pourrons manger fraîche. Dans ce pays brûlant la viande doit se corrompre si vite! Quelques jours encore, et le sel nous manquera même pour assaisonner nos aliments; ils seront fades et

malsains. O mon Dieu! qu'allons-nous devenir quand nous n'aurons plus un grain de sel, et comment nous en procurer sans argent, et dans ce désert?

— J'ai déjà songé à cela, ma fille, répondit le père, et le bon Dieu vient encore d'y pourvoir. Maintenant nous avons quelques denrées à porter au marché; nous y joindrons la peau et une bonne partie de la chair de ce veau qui est trop jeune encore pour qu'il nous soit possible de le nourrir sans lait. Nous placerons le tout sur la brouette fabriquée par Guillaume, et Guillaume et moi, en nous relayant l'un l'autre, nous conduirons ces provisions jusqu'à la ville de Tejucco, où nous avons rencontré le bon nègre qui, en nous servant d'interprète, nous a procuré la voiture sur laquelle nos bagages ont été apportés

ici. Cette ville n'est qu'à quatorze lieues; le chemin est facile; je l'ai bien remarqué. Il suit constamment le bord de la rivière. Avec le produit de notre vente, nous achèterons et nous rapporterons sur notre brouette du sel d'abord, et les autres choses les plus indispensables.

Toute la famille approuva ce projet. On tua le veau; Marguerite en fit rôtir un morceau que l'on trouva excellent, et le lendemain matin dès la pointe du jour Riman et Guillaume se mirent en route, accompagnés du fidèle Philax, qui prit joyeusement les devants.

Ils n'étaient encore qu'à une faible distance lorsqu'une voix essoufflée leur cria: Hé! hé! arrêtez, arrêtez! Ils se retournèrent, et virent Annette accourir vers eux; elle portait quelque chose dans son tablier.

— Voici quelques-uns de mes melons ; ils sont beaux et bien choisis, dit-elle, peut-être en pourrez-vous aussi tirer quelque argent. Les melons furent soigneusement placés sur la brouette, dont ils n'augmentèrent pas beaucoup la charge, et nos deux voyageurs continuèrent leur route en s'applaudissant de l'heureuse idée de la jeune fille.



CHAPITRE XIV.



Voyage à Tejucco.

Riman et Guillaume suivirent le cours du Jiquitinhonha sur les bords duquel est située la ville de Tejucco. Ils marchèrent toute la journée, et la nuit les surprit en route. Mais la lune brillait dans

un ciel pur et sans nuages ; ainsi ils pouvaient poursuivre leur chemin sans craindre de s'égarer.

Enfin au lever de l'aurore ils aperçurent distinctement les clochers de Tejucco. Ils en étaient encore à une lieue ; mais la fraîcheur de la nuit rendait leur marche moins pénible.

Lorsqu'ils entrèrent dans la ville, tout le monde était déjà levé, car en ces climats brûlants on profite des heures du matin et du soir pour vaquer à ses affaires ; de midi à cinq heures, comme nous l'avons déjà dit, on se renferme dans les maisons afin d'éviter la plus forte chaleur du jour.

Nos voyageurs se rendirent immédiatement sur la place du marché, où déjà étaient installés une foule de campagnards et de marchands de comestibles. Ils trou-

vèrent bientôt des acheteurs; mais, comme ils ne savaient pas un mot de la langue du pays, ils étaient fort embarrassés. Un heureux hasard les servit; près d'eux passa un soldat allemand qui s'était enrôlé dans dans l'armée brésilienne : ce soldat leur offrit de venir à leur aide, ce qu'ils acceptèrent avec joie ; car, lorsqu'on se trouve en pays étranger, loin de sa terre natale, les compatriotes que l'on rencontre semblent d'anciens amis, et l'on se sent plus disposé à s'entr'aider et à se rendre de mutuels services, que si l'on était dans son pays même.

Claus, ainsi se nommait le soldat, se plaça donc à côté d'eux, derrière leur brouette; et, comme il parlait facilement le portugais, il leur servit d'interprète pour la vente de leurs denrées. La viande

qu'ils avaient apportée et surtout les beaux melons d'Annette trouvèrent beaucoup d'amateurs. La recette se monta à vingt francs environ : c'était bien plus qu'ils n'avaient espéré. L'obligeant militaire leur offrit encore de les mener dans une boutique où ils pourraient acheter le sel et les autres provisions qu'ils voulaient rapporter chez eux.

Il était naturel qu'entre compatriotes ils se questionnassent réciproquement sur les circonstances qui les avaient conduits à une si grande distance de leur patrie. Quand Claus apprit que nos amis avaient émigré d'Allemagne à cause de la misère qui régnait dans ces contrées, et qu'ils avaient obtenu du gouvernement brésilien la permission de s'établir sur les bords du Jiquitinhonha, il les félicita de ce bonheur. Claus connaissait parfaite-

ment ces contrées, qu'il avait parcourues avec son régiment dans quelques expéditions militaires ; il savait combien ce terrain était fertile, et leur dit que quand il aurait son congé il solliciterait du gouvernement la concession d'un coin de terre dans le même endroit ; car il était né agriculteur ; il ne connaissait, disait-il, aucun état plus heureux et plus honorable.

Dans six mois mon temps de service sera expiré, ajouta-t-il ; et, si le gouvernement m'accorde ma demande, j'irai me fixer dans votre voisinage ; j'y bâtirai aussi une cabane, et je vivrai heureux et tranquille.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé des terres en arrivant? fit observer Riman; la vie de soldat ne serait pas de mon goût, et mes fils pensent comme moi.

— Vous avez plusieurs fils? dit Claus.

— Hélas ! répondit Riman , j'en ai deux ; l'aîné s'est sacrifié pour nous. Alors il fit connaître au soldat le dévouement de Conrad. Et ce récit coûta bien des larmes au vieillard.

— Votre Conrad est un brave jeune homme ! s'écria Claus vivement ému ; oh! certes, le bon Dieu le bénira! Vous vous étonnez que je n'aie pas sollicité une concession de terre en arrivant au Brésil. Eh bien, c'est que je ne possédais pas un sou, et j'ai dû m'enrôler pour ne pas mourir de faim. M,n engagement est de cinq années; grâce à Dieu, il expire dans six mois. J'ai fait sur ma solde quelques épargnes qui suffiront à mon petit établissement , surtout si , comme je l'espère, vous m'aidez en bons voisins.

— De tout mon cœur, pays, répondit Riman en lui tendant la main; et ils étaient amis avant de se séparer.

La chaleur commençait à devenir étouffante. Guillaume et son père, après avoir pris un léger repas, sortirent de la ville, et allèrent se reposer sous un grand arbre dont le feuillage épais était impénétrable aux rayons du soleil. Fatigués comme ils l'étaient, il ne tardèrent pas à s'endormir profondément.



CHAPITRE XV.



Le nid de perroquets.

Marguerite et Annette allèrent à la rencontre des deux voyageurs. Déjà une inquiétude aussi vive que naturelle s'emparait de leur âme, lorsqu'elles virent

accourir Philax, qui leur fit mille joyeuses caresses.

— Papa et Guillaume ne doivent pas être loin, dit Annette; avançons toujours. En effet, au bout de quelques instants elles les virent paraître ; un groupe de rochers les avait jusques-là dérobés à leur vue.

— Cher papa! Annette! O Guillaume! ô bonne Marguerite! s'écrièrent-ils tour à tour, en s'embrassant et se faisant autant d'amitiés que s'ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs années.

— Comment vous êtes-vous portés pendant notre absence ? — Avez-vous eu peur des bêtes sauvages? — Votre voyage a-t-il été heureux? — Avez-vous fait une bonne vente ? Toutes ces questions se succédaient si rapidement qu'à peine on se donnait le temps de répondre. Mar-

guerite prit la brouette des mains de Guillaume et la poussa elle-même afin de soulager son frère; mais celui-ci, prenant sa casquette qu'il y avait placée à côté du sac des provisions, s'avança vers Annette, soulevant un peu l'herbe sèche qui couvrait et qui cachait ce que contenait cette casquette.

— Annette, dit-il, je t'apporte quelque chose qui te fera grand plaisir et t'amusera beaucoup.

— Qu'est-ce que c'est? demanda vivement Annette.

— Devine, répondit Guillaume en tenant bien sa casquette dont sa sœur voulait s'emparer.

— Ah! reprit-elle, ce sera encore quelque nid de mulot. Je me souviens des niches que tu me faisais dans notre pays.

— Non, non, ce ne sont pas des mulots, c'est quelque chose de bien plus joli et qui t'amusera beaucoup.... regarde.

— Ah c'est un nid d'oiseaux.

— Et quels oiseaux ?

— Dame ! des alouettes , des rossignols ?

— Nous n'en avons pas encore vu depuis que nous sommes ici.... Eh bien , tu ne devines pas ?.... c'est un nid de perroquets ! vois-tu ? ils ont déjà des plumes. Tu les nourriras avec du riz cuit dans l'eau , il suffira de leur donner la becquée pendant une huitaine de jours; ensuite ils mangeront tout seuls , et si tu en as bien soin tu réussiras à les élever.

— O mon bon petit Guillaume , que tu es aimable ! combien je te remercie de ce charmant cadeau ! Un nid de perro-

quets, de ces beaux oiseaux au plumage vert et rouge qu'on ne voit jamais que dans les demeures des gens très-riches! Ah! je te promets d'en avoir bien soin, tu verras comme je saurai les apprivoiser; ilseront si privés qu'on n'aura pas besoin de les tenir en cage. O mes chers petits perroquets, que je vous aime donc! je vous apprendrai à dire chaque matin: Bonjour, Annette, bonjour, Marguerite, bonjour, Guillaume, bonjour, papa Riman; et aussi: Bonjour, Conrad, ajouta-t-elle d'un ton triste, car j'espère que le bon Dieu exaucera enfin la prière que nous lui adressons matin et soir, de nous rendre le bon Conrad.

— N'en doutez pas, mes enfants, le bon Dieu nous le rendra au moment marqué par sa sagesse.

Ensuite l'entretien reprit sa première

tournure, on ne pensa plus qu'à se re-jouir du bonheur de se revoir. En rentrant dans cette chaumière qu'ils avaient bâtie, où tout était l'œuvre de leurs mains, où déjà régnait une certaine aisance, ils rendaient grâces à Dieu de tous les bienfaits que leur accordait sa bonté.

Marguerite prépara un plat de pommes de terre; ce mets leur rappela leur patrie, et ils le trouvèrent délicieux, car ils avaient grand appétit, et c'étaient eux qui avaient planté et cultivé ces pommes de terre; c'étaient eux qui avaient converti ce désert en un charmant et riche potager. En ce moment il ne manquait plus à leur bonheur que la présence de Conrad; mais, ajoutaient-ils chaque fois qu'ils en parlaient : Le bon Dieu nous le rendra!

— Oui, chaque jour, dit Annette, je

demande cette grâce à la sainte Vierge, qui est si bonne, et qui toujours intercède pour les malheureux auprès de son divin fils notre Sauveur.

— Oui, mes enfants, reprenait souvent le pieux Riman; Jésus-Christ, qui a délivré de l'esclavage du péché le genre humain, délivrera un jour notre cher et généreux Conrad.



CHAPITRE XVI.



La brebis sauvage.—Le canot.

Guillaume se hâta de faire avec des branches flexibles une cage assez spacieuse pour que les perroquets y fussent à l'aise, même après qu'ils auraient pris toute leur croissance. Annette en eut tout le soin possible, et à force de douceur et de

patience elle parvint, comme elle l'avait promis, à les élever et à les apprivoiser. Ce fut pour elle une grande joie, quand ils vinrent prendre dans sa main la nourriture qu'elle leur présentait; et quand toute sa famille, la félicitant de ses succès, prit plaisir à faire jaser ses oiseaux chéris.

En allant à la ville, Riman avait dit à son fils : — Il ne faut pas nous attendre à voir souvent des animaux tomber dans cette fosse découverte. Ce veau tout jeune encore a pu donner étourdiment dans le piége; mais c'est un avis qui nous vient de Dieu et dont nous devons profiter. Dieu nous a montré par là quel parti nous pourrions tirer de ce trou, s'il était recouvert d'herbes et de feuilles soutenues par des perches pliantes. Les animaux s'y jetteraient sans le voir, et s'il était

plus spacieux et plus profond, les plus grands s'y prendraient commes les autres, et nous aurions souvent de bonne viande et peut-être un jour un troupeau, car il suffirait pour cela de prendre tout en vie un mâle et une femelle de la même espèce. C'est un bonheur que le bon Dieu peut nous envoyer d'un jour à l'autre.

— Oui, mon père, vous avez raison, répondit Guillaume transporté de joie. Aussitôt que nous serons de retour, je ferai tout ce que vous venez de me dire, et j'espère que le Seigneur bénira mes travaux.

En effet Guillaume agrandit et creusa la fosse, et la recouvrit si bien que personne n'aurait soupçonné que le sol fût creusé en cet endroit.

Quelques jours après il revint tout

rayonnant de joie annoncer à sa famille qu'il y avait dans la fosse un jeune agneau appartenant sans doute à ces troupeaux sauvages qui parcouraient les savannes: et ce n'est pas tout, dit-il, nous aurons la mère avec le petit; car j'ai vu cette pauvre brebis rôder tristement autour de la fosse. Mon approche ne la faisait reculer que de quelques pas. Cette pauvre bête me regardait d'un air qui semblait dire: Rends-moi mon petit. Certainement elle me suivra quand j'apporterai son petit que j'attacherai à un arbre avec une longue corde; elle viendra pour lui donner à tetter, et... laissez-moi faire.

— Oh! quel bonheur d'avoir une brebis et un joli petit agneau! s'écria Annette en bondissant de plaisir. Elle courut avec son frère à la fosse; il y

descendit, prit l'agneau, et tout se passa comme il l'avait prévu; la brebis le suivit et vint présenter ses mamelles à son petit attaché à un arbre.

Cependant Guillaume et son père construisaient à la hâte une petite étable, qui fut achevée le soir même. Annette y porta une litière d'herbe; on y attacha l'agneau, et on eut soin de laisser la porte ouverte, de telle sorte que Guillaume, caché un peu plus loin, pouvait la fermer en tirant un cordon fait avec des bandes d'écorce verte.

Quand tout le monde se fut éloigné, la brebis, qui était déjà revenue plusieurs fois, reparut encore, et entra dans l'étable, qui aussitôt se referma sur elle. Guillaume accourut et l'attacha près de son petit.

Ce fut surtout Marguerite qui se ré-

jouit de cette bonne fortune ; elle y vit un moyen d'avoir du lait, dont le ménage manquait depuis si longtemps.

On eut d'abord beaucoup de peine à traire cette brebis sauvage. Plus d'un pot de la fabrique de Guillaume fut brisé, et Marguerite y perdit plus d'une tasse de lait, car c'était le plus souvent au moment où le pot était plein que la brebis impatiente y mettait le pied et le cassait. Mais avec du temps et de la patience on réussit à l'apprivoiser, et alors on sentit tout le prix de cette heureuse capture.

La pêche fut aussi une grande ressource pour nos colons, car le beau fleuve du Jiquitinhonha est très-poissonneux, et Marguerite savait très-bien faire des filets. On prenait chaque jour plus

de poisson qu'il n'en fallait pour toute la famille.

La pêche fit naturellement naître le désir d'avoir un canot. Guillaume et son père abattirent, non sans peine, un arbre énorme, dont ils creusèrent le tronc. Cette besogne leur coûta près d'un mois entier de travail pénible, tant ce bois était dur. Mais aussi le canot n'en serait que plus solide et plus durable. Quand on le lança dans le fleuve, ce fut un jour de fête pour toute la famille.

Cette petite embarcation promettait aux colons un grand soulagement : quand il faudrait porter leurs denrées au marché, ils n'auraient plus la peine de les brouetter durant quatorze lieues, le canot les porterait eux et leur marchandise jusqu'à la ville et sans aucune peine.

Un second voyage devint bientôt nécessaire. Annette avait des melons mûrs, Marguerite beaucoup plus de pommes de terre qu'il n'en fallait pour la maison, et quelques provisions étaient épuisées. Riman et Guillaume chargèrent le canot et s'abandonnèrent au courant du fleuve. Ils arrivèrent à Tejucco sans dangers ni fatigues, et trouvèrent facilement leur compatriote, qui se montra aussi obligeant que la première fois. Le prix de leurs denrées paya leurs emplettes.

— Dans deux mois je serai libéré du service militaire, dit Claus ; alors j'irai vous rejoindre, et nous ne nous quitterons plus. Mes chefs, satisfaits de ma conduite, veulent me procurer une place de surveillant dans l'exploitation de la Mandanga ; mais j'ai refusé, je ne pour-

rais voir maltraiter les malheureux nègres qu'on emploie dans cette mine.

— Qu'est-ce que c'est que la Mandanga? demanda Guillaume.

— Comment, vous n'avez pas encore entendu parler des mines de diamants qui se trouvent dans le district que vous habitez? La plus considérable s'appelle la *Mandanga;* on y occupe environ douze cents esclaves nègres. On leur fait creuser et fouiller la terre qui renferme dans son sein une grande quantité de diamants. Quand ils en ont trouvé un, ils le ramassent et le tiennent dans leur main élevée au-dessus de la tête jusqu'à ce que, sur ce signal, l'inspecteur vienne le prendre. On les fait travailler tout nus, de peur qu'ils ne dérobent quelques diamans dans leurs vêtements. On craint qu'ils n'en cachent dans leur bouche ou

dans leur chevelure crépue; aussi le moindre mouvement de leurs mains vers la tête paraît suspect à leurs impitoyables gardiens, et sur le plus léger soupçon on les maltraite avec la barbarie la plus révoltante. Si l'un d'eux dérobe une pierre précieuse, et qu'il soit découvert, ce qui arrive presque toujours, il périt dans les supplices les plus affreux : ces exemples ne sont point rares.

Pendant cet entretien, nos trois amis étaient arrivés au bord du fleuve. Riman et son fils sautèrent gaiement dans leur canot, firent leurs adieux à Claus, et s'éloignèrent à force de rames.

CHAPITRE XVII.



Le diamant dérobé.

Les deux derniers mois de l'engagement de Claus étaient écoulés, et nos colons attendaient avec une impatience bien naturelle dans leur isolement l'arrivée de ce nouvel ami.

— Quand pourrai-je attendre ainsi mon pauvre Conrad? disait Riman, et chacun de ses enfants avait la même pensée.

Enfin Claus arriva. Son visage brilla de joie quand il aperçut la charmante chaumière de ses nouveaux amis, la petite étable et le jardin si bien entretenu. Ah! pensait-il, des gens si laborieux doivent joindre à l'amour du travail l'amour de toutes les vertus.

Après les premières amitiés, Claus tira Riman à l'écart, et lui dit en lui serrant la main : Réjouissez-vous, mon ami, votre fils va vous être rendu ; j'espère le voir bientôt accourir dans vos bras.

— Qui? Conrad! s'écria Riman. Ah! ne me donnez pas une trompeuse espérance!

— Non, je ne vous trompe pas, répondit Claus en tirant de son sein un papier renfermant un objet d'un petit volume. Voyez; la fortune m'a singulièrement favorisé au moment de quitter le service. J'avais fait à Tejucco connaissance d'un des malheureux noirs qui travaillent dans la mine de diamants; je trouvai occasion de lui rendre quelques services qui lui furent bien précieux dans sa position. La veille de mon départ, après avoir terminé sa journée de travail, il vint me trouver et m'offrit à vil prix le diamant que voilà. Il aurait bien pu le vendre à ceux qui font ce trafic, et certainement ils le lui auraient payé beaucoup plus cher que moi, car j'estime que cette pierre vaut plusieurs milliers de piastres. Je lui ai donné une bonne partie de mes épargnes, et je lui ai promis de

lui remettre encore quelque chose, si je trouvais à m'en défaire avantageusement. En vérité, quand j'ai fait ce marché je ne pensais nullement à moi, mais à vous et à votre brave fils qui languit dans l'esclavage. Prenez ce diamant, tâchez de le bien vendre, employez-en le produit à racheter Conrad; regardez-moi comme votre troisième fils, gardez-moi près de vous; c'est la seule récompense que je vous demande.

Quelle tentation pour le bon Riman! Claus lui offrait le moyen de délivrer son cher Conrad, de ramener dans ses bras ce généreux enfant, de compléter ainsi son propre bonheur et celui de toute sa famille! Malgré sa vertu, Riman hésita un instant; mais sa probité que la religion rendait inébranlable sortit victorieuse de cette pénible épreuve. Il rejeta l'offre de

Claus, qui ne pouvait concevoir un pareil refus.

— Mon cher Claus, lui dit le pieux vieillard, je ne saurais assez vous remercier de votre bonne intention ; mais elle vous a égaré. Le père de Conrad doit être digne d'un pareil fils. Je le connais, il refuserait sa liberté si j'entreprenais de la lui rendre par une action que les lois du pays qualifient de crime. Gardez votre diamant, ou, si vous voulez m'en croire, faites mieux, rendez-le à la couronne puisqu'il lui appartient légitimement. Si vous n'avez pas le courage de vous résoudre à cette juste restitution, il faut nous séparer ; il ne me serait pas plus possible d'être le confident que le complice d'une action coupable.

Claus paraissait tout confus en écoutant ces sages discours, mais il ne tarda pas

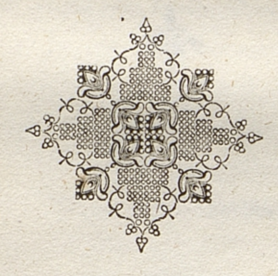
à prendre la résolution de rentrer dans la voie du bien ; son cœur était bon et ses principes honnêtes : il n'avait péché que par excès de zèle pour ses nouveaux amis.

— Eh bien, brave père Riman, s'écria-t-il enfin, vous avez raison ; j'ai eu tort d'acheter ce diamant, car c'était un objet volé. Mais comment réparer cette faute sans nous perdre, le pauvre esclave et moi?

— Je crois en avoir trouvé le moyen, dit Riman après un instant de réflexion ; venez avec moi à Rio-Janeiro : j'y connais quelqu'un qui, si je ne me trompe, nous aidera à restituer le diamant sans qu'il arrive malheur à personne.

— Je ferai tout ce que vous me conseillerez, répondit Claus : quand il devrait m'en coûter la vie, je veux mériter

votre estime. En disant ces mots, il tendit la main au vieillard, qui la serra avec émotion et cordialité.



CHAPITRE XVIII.



La probité d'un Chrétien.

Riman devait partir seul avec Claus; les enfants ignoraient la cause de son voyage. Les adieux furent cette fois plus pénibles que de coutume, car le vieillard

n'avait pu cacher son agitation à sa famille.

Arrivé à Rio, il laissa son compagnon dans une petite auberge, et se rendit seul au palais du gouvernement. Il demanda à parler à M. Hubert, c'est le nom du brave secrétaire allemand, dont nos lecteurs se souviendront sans doute. M. Hubert le reconnut aussitôt, et, quittant son travail, il s'informa du motif qui l'amenait à la capitale, et s'il se plaisait dans son nouveau domaine.

— J'y suis heureux, répondit Riman; je viens ici pour une affaire importante dont je ne voudrais parler qu'à vous seul. Il s'agit du sort de plusieurs personnes. Daignerez-vous m'accorder la faveur d'un entretien particulier?

— Volontiers, mon cher ami, dit le secrétaire. Asseyez-vous un instant;

j'aurai bientôt fini ce travail qui est pressé ; ensuite nous irons ensemble chez moi.

Combien ce bon M. Hubert, toujours doux et affable, différait des autres employés, qui rudoyaient tout le monde et montraient une morgue insupportable, ou se permettaient d'insolentes railleries envers les solliciteurs.

Enfin M. Hubert sortit avec Riman, lui offrit à déjeuner, et l'invita à parler à cœur ouvert, ce que fit l'honnête vieillard.

Quand il eut fini, M. Hubert, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, lui dit: « Je dois vous déclarer franchement que cette affaire est de la nature la plus sérieuse, non pas pour vous, brave homme, qui venez tout exprès afin de restituer à la couronne un diamant

qui lui a été dérobé; mais pour le nègre auteur du larcin, et pour le soldat qui en est devenu le complice. Cependant il me vient une heureuse idée; vous savez que notre jeune impératrice est allemande. Elle aime son pays natal, et protége autant qu'elle le peut tous les Allemands qui viennent s'établir dans ses états. C'est à elle que je dois ma place; j'en obtiendrai sans peine une audience, car elle accorde facilement cette faveur à tous ceux qui désirent lui parler. Je tâcherai de la voir aujourd'hui même; je lui expliquerai l'affaire, et je compte sur sa protection, car elle est généreuse et compatissante. Veuillez me confier le diamant volé, afin que je puisse le lui remettre. Allez retrouver votre ami; rassurez-le de votre mieux, et revenez ici; je désire que vous restiez chez moi jusqu'à

ce que cette affaire soit terminée. Mes services sont acquis à tous les braves gens comme vous, qui ne balancent point à sacrifier, même leurs plus chères affections, plutôt que de commettre une mauvaise action. Vous pouvez en toute occasion compter sur mes conseils et sur mon appui. »

Riman, bien content d'avoir trouvé un tel protecteur, retourna à l'auberge où Claus l'attendait avec impatience.

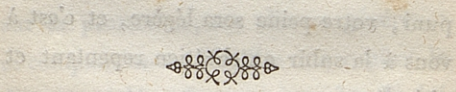
— Dieu nous protége évidemment, dit Riman après avoir raconté son entrevue avec M. Hubert. Si vous êtes puni, votre peine sera légère, et c'est à vous à la subir en chrétien repentant et résigné.

— Je m'y soumets d'avance, répondit Claus ; votre exemple m'a fortifié dans la vertu : j'ai promis à Dieu et à moi-

même de ne plus jamais m'écarter un instant du sentier de l'honneur et de la probité. En refusant de racheter par un péché la liberté de votre fils, vous m'avez montré qu'avec une religion sincère on peut supporter patiemment toutes les afflictions de ce monde.

Dès ce moment, Riman regarda Claus comme un ami digne de lui.

A l'heure fixée par M. Hubert, le vieillard se rendit chez ce noble protecteur, afin de connaître le résultat de ses démarches auprès de l'impératrice.



CHAPITRE XIX.



Conrad est délivré.

— Quand donc reviendront-il? disait chaque jour Annette, et chaque jour voyait s'accroître son impatiente inquiétude. Guillaume et Marguerite, qui avaient toujours consolé leur jeune sœur,

commencèrent enfin à s'alarmer eux-mêmes.

Un incident heureux vint cependant faire diversion à l'anxiété de la petite famille ; un matin Guillaume trouva dans la fosse une superbe vache !

Guillaume et ses deux sœurs n'auraient jamais eu la force de l'en tirer, et elle était si sauvage qu'il eût été dangereux de s'en approcher. On résolut donc d'attendre le père et son ami Claus. On jeta dans la fosse beaucoup d'herbes fraîches; on y descendit au moyen d'une corde un baquet plein d'eau, afin que la vache pût manger et boire. D'abord elle ne toucha à rien, elle poussait de longs mugissements, et dans sa fureur elle frappait de ses cornes les parois de sa prison. Enfin peu à peu ses forces s'épuisèrent, et elle se calma. Puis on la vit manger

et boire, et alors on put espérer de la conserver en vie jusqu'au retour de Riman.

Marguerite songeait déjà aux avantages que la possession d'un animal si précieux allait leur procurer. Désormais ils auraient en abondance du lait, du beurre et des fromages! Mais l'absence trop prolongée de son père ne lui permettait de goûter aucun bonheur.

Chaque jour et même plusieurs fois par jour elle allait avec Annette bien loin au-devant des voyageurs; mais toujours elles revenaient à la maison, tristes, silencieuses et poussant de profonds soupirs.

Une fois enfin, s'étant avancées à une grande distance sur le chemin que devait suivre Riman, elles aperçurent dans le lointain trois voyageurs venant de leur

côté. « Ils sont trois, dit Marguerite, et ils ne doivent être que deux ; mon père et Claus amènent-ils quelque étranger, ou ces voyageurs ne sont-ils pas ceux que nous attendons? »

Tout à coup Philax, que Riman n'avait pas voulu emmener, et dont la vue était plus perçante, plus sûre que la leur, partit comme un trait et courut de toute sa vitesse vers les trois voyageurs. Quand il les eut atteints, elles virent avec surprise que ses caresses s'adressaient à deux d'entre eux : il se roulait à leurs pieds, leur léchait les mains et le visage, et cherchait à leur exprimer sa joie par mille bonds.

» Enfin ce sont eux, « s'écrièrent Marguerite et Annette. Elles pressèrent le pas pour être plus tôt dans les bras de leur père. Un des voyageurs, devançant ses

compagnons, courut se jeter à leur cou, en s'écriant : « Mes sœurs, mes chères sœurs ! »

— Ah ! c'est toi, Conrad ! ô ciel est-il possible ? est-ce bien toi, mon bon frère ? et Marguerite et Annette pleuraient de joie en le pressant dans leurs bras.

— Oui, c'est moi, mes chères sœurs ; oui, grâce à Dieu, mes peines sont finies ; je suis libre, je suis auprès de vous, et nous ne nous quitterons plus !

— Mais comment cela se fait-il ? demanda Marguerite ; nous t'avons laissé entre les mains de ce barbare capitaine, et nous avons appris qu'il t'avait vendu le même jour.

— Je vous expliquerai tout cela plus tard ; ne songeons à présent qu'au bonheur de nous revoir, et remercions le

Seigneur d'avoir brisé mes fers au moment où j'y comptais le moins. Vous reconnaîtrez le doigt de Dieu dans l'œuvre de ma délivrance.

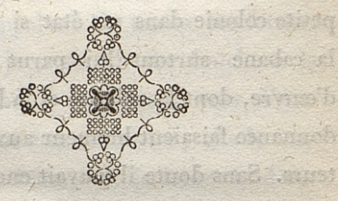
Cependant Claus et Riman avançaient toujours. Le bon père reçut aussi les tendres caresses de ses filles bien-aimées. On se hâta de regagner la maison pour que Conrad pût embrasser Guillaume. Annette courut de tous côtés en le cherchant et l'appelant de toutes ses forces : il était allé jeter de l'herbe fraîche à la vache. Quand il entendit la voix d'Annette, il vint à sa rencontre ; elle le conduisit à la cabane, et je laisse à deviner sa surprise et sa joie d'y trouver son frère !

Conrad était bien fatigué de la longue marche qu'il venait de faire ; cependant on ne lui laissa pas de repos qu'il n'eût

vu et admiré toutes les richesses de l'habitation. Guillaume et Annette le menèrent dans toutes les parties du vaste jardin, puis à la plantation de cocotiers et au champ de riz. On ne lui fit pas grâce du plus petit détail ; il fut même obligé d'aller voir l'étable où étaient la brebis et l'agneau, et ensuite la vache prise dans la fosse.

Conrad ne s'attendait pas à trouver la petite colonie dans un état si florissant ; la cabane surtout lui parut un chef-d'œuvre, dont la solidité et la bonne ordonnance faisaient honneur aux constructeurs. Sans doute il y avait encore beaucoup d'améliorations à faire ; mais il y avait aussi plus de travailleurs, on pourrait facilement agrandir les cultures et en augmenter le produit. Conrad se promettait bien de mettre à profit les con-

naissances pratiques qu'il avait acquises durant sa captivité, et il se félicitait d'avoir passé plusieurs années au dur service du jardin impérial, en pensant que ce malheur l'avait mis en état d'être plus utile à sa famille.



CHAPITRE XX.



La généreuse princesse.

Marguerite, Annette et Guillaume étaient fort curieux d'apprendre comment Conrad avait recouvré sa liberté ; le lecteur ne l'est pas moins sans doute.

A la fin de l'avant-dernier chapitre nous avons vu Riman retourner chez

M. Hubert pour apprendre le résultat des démarches de ce bon jeune homme auprès de l'impératrice.

M. Hubert avait remis à l'impératrice le diamant volé, et lui avait expliqué toute cette affaire en demandant la grâce des deux coupables.

Ainsi qu'il l'avait espéré, l'impératrice se montra vivement touchée de la rare probité du bon Riman et du repentir de Claus ; elle manifesta le désir de les voir, et promit d'intercéder auprès de son auguste époux afin qu'ils ne fussent nullement inquiétés.

Suivant l'ordre de l'impératrice, le secrétaire introduisit Riman et Claus dans le jardin au moment où sa majesté s'y promenait.

Le pauvre vieillard sentit son cœur battre avec violence en entrant dans ce

même jardin où son cher Conrad travaillait parmi les esclaves. « O mon Dieu! pensait-il, accordez-moi la grâce de le revoir, ne fût-ce qu'un seul instant, et de le presser dans mes bras! »

Riman regardait de tous côtés, cherchant des yeux son fils; mais il n'apercevait que des nègres et pas un seul blanc.

Enfin ils rencontrèrent la jeune impératrice, qui les reçut avec une bienveillance toute particulière; elle adressa des paroles flatteuses à Riman; et, voyant le pauvre Claus pâle et tremblant devant elle, cette aimable princesse le rassura, en lui promettant que l'empereur, touché de son repentir et de son prompt retour à la vertu, lui accorderait un entier pardon de sa faute.

Au même instant, une troupe d'esclaves conduits au travail à coups de fouet

parut au détour d'une allée ; ils étaient suivis de leur farouche gardien qui ne s'attendait pas à trouver là sa souveraine. Un jeune blanc placé en tête de la file d'esclaves s'arrête frappé de surprise, puis accourt, et se précipite au cou de Riman en s'écriant : « O mon père, mon bon père ! » Tous deux se tenaient étroitement embrassés et pleuraient sans pouvoir proférer une seule parole.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda l'impératrice étonnée : quel est ce jeune homme ?

— Pardon, Madame, répondit Riman avec une noble assurance ; nous n'avons pu résister, même en présence de votre majesté, à la voix de la nature ; ce jeune homme est mon fils, mon bien-aimé Conrad, et quoiqu'il soit esclave aujourd'hui, il n'en est pas

moins l'honneur et la gloire de ma vieillesse.

Le modeste Conrad rougissait de ces éloges outrés selon lui, et faisait signe à son père de ne pas les continuer ; mais l'impératrice voulut qu'on lui dît toute la vérité, et Claus fit le récit qu'elle demandait.

Sa majesté fut vivement touchée de la vertu et du dévouement filial de Conrad ; on vit des larmes rouler dans ses yeux, et ces larmes, qui attestaient sa sympathie et son admiration sincère pour les sentiments généreux et les nobles actions, faisaient honneur à la belle âme de cette jeune et incomparable princesse, qui repose maintenant dans le séjour des bienheureux (1).

(1) Cette princesse était la fille du prince Eugène Beauharnais, épouse de l'empereur don Pédro,

Tant de vertu mérite d'être récompensée, s'écria-t-elle en se tournant vers Conrad : jeune homme, vous êtes libre, retournez dans le sein de votre famille ; je me charge de votre rançon. Tenez, ajouta-t-elle en tirant de son doigt un brillant anneau, prenez cette bague en souvenir de moi : elle vous rappellera que votre souveraine vous doit le plus délicieux moment de sa vie, celui où elle a vu devant elle un père et un fils véritablement vertueux. Conservez avec soin ce bijou, transmettez-le à vos descendants ; je souhaite qu'ils vous ressemblent tous. Soyez tranquille sur votre avenir, j'aurai soin que rien ne vous manque de ce qui pourra vous rendre agréable votre séjour en ces contrées étrangères. M. Hubert, ajouta-t-elle en s'adressant au secrétaire, je vous charge

spécialement de veiller sur le sort de ces braves gens, et j'ai la conviction que ce devoir sera doux à remplir pour un cœur tel que le vôtre.

Ensuite l'impératrice se retira, comblée des bénédictions de Riman, de Conrad et de Claus.

M. Hubert semblait aussi heureux que ses protégés ; il voulait les retenir quelques jours encore dans la capitale pour y attendre les dons de la munificence impériale. Riman et Conrad étaient trop impatients de rassurer leur famille, pour prolonger plus longtemps leur absence. Ils se mirent aussitôt en route, et M. Hubert promit de leur faire parvenir les dons de leur bienfaisante souveraine.

———

CHAPITRE XXI.



Prospérité de la colonie.

Ces bienfaits se firent peu attendre. Des ouvriers envoyés par l'impératrice élevèrent près de la rustique cabane une jolie maison bâtie à l'européenne; derrière cette habitation se dessina le jardin

aussi vaste que bien ordonné, et planté des plus beaux arbres à fruit. Une belle et grande étable, construite à côté de la maison, reçut six vaches magnifiques donnant en abondance d'excellent lait. Quelle joie pour Marguerite! quel bonheur pour la petite colonie ! Ces braves gens manquaient de termes pour exprimer leur reconnaissance envers leur bonne souveraine.

Dès que la maison fut terminée, Riman désigna l'une des plus belles pièces pour leur servir de chapelle ; il y plaça au-dessus d'une espèce d'autel le crucifix héréditaire dans sa pieuse famille, et qu'il avait soigneusement apporté d'Allemagne. Marguerite orna la muraille d'une image de la Vierge, qu'elle et sa sœur ne manquaient jamais d'invoquer dans toutes leurs inquiétudes et leurs afflictions.

— En attendant que cette colonie devienne assez considérable pour avoir une église et un curé, dit Riman, nous nous réunirons tous ici les dimanches et les jours de fête ; l'un de nous lira les saints offices, tous les autres répondront ; et, si nos cœurs sont purs et animés de l'amour de Dieu et du prochain, nos prières monteront jusqu'au trône de l'Éternel. Chaque fois que nous irons à la ville, nous entrerons dans la maison du Seigneur et nous remplirons nos devoirs religieux dans les formes prescrites par la sainte Église. Nous irons même exprès pour cela dans les grandes occasions ; mais dès à présent nous devons tous regarder cette chambre comme un temple où nous viendrons tous les jours adorer le Seigneur, et nous allons le consacrer aujourd'hui en

remerciant Dieu de la protection qu'il nous accorde, et en recommandant à sa bonté l'auguste princesse qui nous comble de bienfaits.

Jamais assemblée de fidèles réunis dans une maison profane et privée du saint ministère des prêtres ne fut plus édifiante, et ne pria avec plus de ferveur. Après cette cérémonie, le cœur de tous ces braves gens se sentait plus à l'aise, et chacun se promettait de marcher toujours avec une nouvelle fermeté dans les voies du Seigneur.

Au bout de quelques années, Claus devint l'époux de Marguerite. Conrad et Guillaume se marièrent à deux filles d'un de leurs compatriotes dont Annette épousa le fils. La colonie ainsi augmentée, et enrichie de tout ce qui peut être réellement utile, jouissait déjà d'une grande

félicité, lorsqu'un jour on vit arriver Zelucco et le bon marin.

Zelucco, déjà usé par toutes les peines d'un long esclavage, avait eu le bonheur d'être remarqué de l'impératrice dans une de ses promenades au jardin ; elle le fit appeler. « Veux-tu être libre? » lui dit-elle.

— Oh! libre! libre! moi vouloir beaucoup.

— Et où iras-tu?

— Moi aller chez Conrad ; Conrad bon, moi aimer lui, lui aimer moi.

— Eh bien, dit la princesse, je te donne la liberté ; tu conduiras à Conrad et à son père une charrette chargée de divers objets qui leur manquent encore.

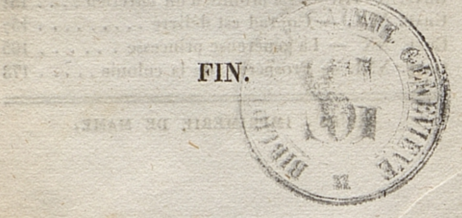
Dire la joie et les transports de Zelucco est chose impossible. En allant chez M. Hubert, il y trouva le matelot, qui

dégoûté de son métier venait d'obtenir un terrain tout auprès de celui de Riman. L'entretien du secrétaire et du nègre lui apprit la mission du dernier; il l'attendit à la porte du palais, et lui proposa de faire route ensemble, car le gouvernement accordait aussi une voiture au matelot.

L'arrivée inopinée de ces deux hommes si obligeants et si bons, et surtout l'assurance qu'ils allaient rester dans la colonie, causèrent une joie générale. Zelucco ne pouvait presque plus travailler; mais Conrad se souvenait toujours des services qu'il lui avait rendus, et de la bienveillance que lui avait montrée ce bon nègre, et il fut toujours regardé comme un membre de la famille, ainsi que le bon et compatissant matelot.

Ainsi, après avoir essuyé tant de

misère, de peines et de chagrins, d'abord dans leur patrie, puis pendant leur émigration et durant les premières années de leur séjour au Brésil, nos émigrants jouissent aujourd'hui en paix d'une aisance et d'un bonheur domestique qu'ils ne doivent qu'à leur activité, au travail et à leur probité. Quelle délicieuse satisfaction ne doivent-ils pas sentir par la conviction de ne s'être rendus indignes de ce bonheur par aucune action coupable ; au contraire, d'avoir su le mériter par leur piété, leur confiance en Dieu, et par le fidèle accomplissement de tous leurs devoirs de chrétiens et d'honnêtes gens !



FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TOURS, IMPRIMERIE DE MAME.

